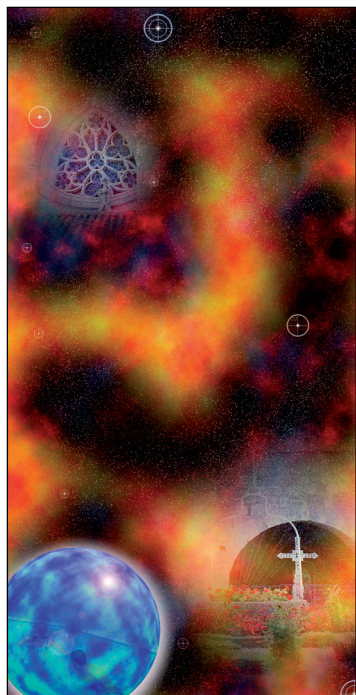


Jean Marcel

Fractions 3

Carnets



Il n'y a rien comme
le silence ; il guérit de
tout, nourrit de tout,
Il est le pain de nirvana
des vivants -

Celui qui, assuré d'avoir
saisi la nature véritable
de la divinité, ne va pas
sur-le-champ, toutes affaires
cessantes, se précipiter
au fond d'un désert,
n'a pas vraiment compris...

Fractions 3

DU MÊME AUTEUR

- Rina Lasnier*, Montréal, Fides, 1965.
- Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, du Jour, 1970 ; 2^e édition augmentée, Montréal, Parti pris, 1978.
- Le Joual de Troie*, Montréal, du Jour, 1973 [prix France-Québec] ; 2^e édition augmentée, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.
- La Chanson de Roland*, Montréal, VLB éditeur, 1979 ; Montréal, Lanctôt éditeur, 1996.
- Le Chant de Gilgamesh*, Montréal, VLB éditeur, 1979 ; Montréal, Lanctôt éditeur, 1998.
- Le Québec par ses textes littéraires 1534-1976* (en collaboration avec Michel Lebel), Montréal et Paris, France-Québec et Nathan, 1979.
- Poèmes de la mort : de Turolde à Villon*, Paris, Seuil, coll. « 10/18 », 1979.
- Tristan et Iseult*, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.
- Triptyque des temps perdus :*
1. *Hypathie ou la fin des dieux*, Montréal, Leméac, 1989 [prix du roman de l'Académie des lettres du Québec (Molson)].
 2. *Jérôme ou De la Traduction*, Montréal, Leméac, 1990.
 3. *Sidoine ou la Dernière Fête*, Montréal, Leméac, 1993.
- L'Anneau du Nibelung de Wagner* (traduction et introduction), Montréal, VLB éditeur, 1990.
- Pensées, passions et proses*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992.
- Cent nouvelles de Nouvelle-France*, Montréal, Leméac, 1994.
- Fractions 1*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1996.
- Fractions 2*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1999 [prix Victor-Barbeau].
- Sous le signe du singe*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 2001.
- Lettres du Siam*, Montréal, l'Hexagone, 2002.
- Barlaam et Josaphat ou le Bouddha christianisé* (récit du XII^e siècle traduit en français moderne), Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « PCL / Petite Collection Lanctôt, 2004.

JEAN MARCEL

Fractions 3

DE COURBERON

Les données de catalogages sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc)
Canada G0S 1B0
info@decourberon.com
Téléphone : 418 609-3458
Télécopie : 1 866 596-3873
www.decourberon.com

Œuvre en couverture : *Uni Vers*, Magali Turpin

ISBN 978-2-922930-30-6

© Éditions De Courberon et Jean Marcel, 2009.
Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

*À la mémoire de Gaston Miron
qui le premier s'intéressa à la
publication de ces pages.*

• Avec le présent recueil de *fractions* de pensées s'achève ce qui a été recueilli dans des carnets griffonnés sur près de quarante ans. Ce qui viendra après aura été écrit à partir de 1997-98, dates auxquelles j'achevai de colliger le tout des trois premiers recueils ; tout a déjà été expliqué de la composition de ces morceaux en tête des deux précédents. Il reste à dire que, depuis, la critique officielle (celle des grands suppléments culturels) s'y est jusqu'à maintenant fort peu intéressée, décontenancée sans doute devant une mosaïque de textes plutôt courts (parfois longs) où il ne s'agit ni de fiction, ni de poésie, ni d'essais continus proprement dits ; mais ce silence n'aura affecté que mon éditeur – ce qui est déjà beaucoup. N'ayant à l'origine conçu ces notes que pour moi-même, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre qu'elles ne soient pas maintenant lues par beaucoup : en fait, le petit nombre de lecteurs restés fidèles suffit, et je leur suis reconnaissant de m'avoir souvent témoigné ce que l'on peut appeler de la *sympathie*. Précision : on aura lu, on lira encore ici, quelques

instantanés de personnes qui ont traversé ma vie ; elles ne sont désignées, le plus souvent (surtout dans le cas de portraits à charge) que par un X... On m'a parfois demandé pourquoi ; je réponds invariablement que la discrétion est une vertu et que j'ai, en conséquence, préféré garder le portrait, souvent pas mal, et effacer le visage...

- C'est le privilège des grands morts que l'on puisse parler d'eux au présent.

- *Bruges*. À l'instar d'une véritable maison de poupées, cette ville miniature offre dès qu'on y met le pied l'impression de contenir un petit peuple de santons ; elle pourrait fort bien être sise en Provence. Un ensemble si délicat qu'on craindrait de le briser si l'on soufflait seulement sur ses toits de sucre d'orge, ses piliers d'allumettes, ses devantures aux coloris de conte de fées. Tout cela n'est guère très vieux (un pont du 13^e siècle, quelques églises fort anciennes, c'est tout – le reste est du 17^e en descendant), mais vous introduit d'un seul coup dans une durée qu'on ne saurait évaluer, tant Bruges ne ressemble à aucune autre ville d'aucun temps.

- Dans l'intention très rigoureusement expérimentale de connaître l'état de Ferron lorsqu'il écrivait ses livres sous l'effet de la *chlourepramazyne00*, je me suis procuré, par mon ami médecin

D., une ordonnance de complaisance pour un unique comprimé de ce médicament que j'ingurgitai sur-le-champ ; l'effet ne se fit pas attendre, mais en un sens inverse de celui que j'attendais ; je comptais sur un état d'inspiration élevée, or je fus saisi en quelques minutes d'une frénésie assez particulière, une sorte de rage de me livrer à ce que je ne fais jamais moi-même : le ménage. Je vidai d'abord mes poubelles et corbeilles puis descendis de mes armoires, que je dépoussiérai, toute la vaisselle que je lavai sous une impulsion qui ne venait pas de moi ; et je passai le reste du jour à astiquer ici, à frotter là sans que de plus hautes inspirations me vinssent. J'attendais un miracle, je me trouvai les manies maniaques d'une bonne femme de ménage. Il faut dire que je n'ai jamais été très porté sur les paradis artificiels ; l'unique fois (mon père !) où je consommai du cannabis, je n'en gardai pas un souvenir trop lumineux ; je me délecte trop à l'état simple de la conscience et de la lucidité très ordinaire, que je ne vois vraiment pas ce que j'irais chercher dans les drogues et autres hallucinogènes. Peut-être est-ce l'explication qu'il faut donner à ce lamentable échec. Toujours est-il qu'il me faut me résoudre à ne jamais savoir ce que doit à cette singulière panacée l'imagination fabuleuse de *l'Amélanchier* ou du *Salut de l'Irlande*. Et tant pis pour les pharmaciens...

- Il est des douleurs si immenses que l'on voudrait ne plus être, s'anéantir, ne plus même avoir été plutôt que d'avoir à les éprouver.

- La pensée de l'avenir n'a qu'une seule application sensée ou saine : celle qui conduit à la certitude que dans mille ans il y aura mille ans que nous ne serons plus.

- La chaîne sans fin des causes et des effets : il faut la remonter indéfiniment pour pouvoir atteindre la nature des choses et dissoudre toutes les ignorances qui sont causes de nos souffrances.

- La modernité de Debussy est toute composée, bellement abstraite, sans volonté d'effet, nécessaire et par cela même pas tout à fait moderne ; poursuivant la nécessité par les chemins les plus imprévisibles, la ligne mélodique se perpétue là où on l'attendrait le moins. Ennemi de la répétition, qui est pourtant le tout de la musique. Lui, qui a écrit un *Hommage à Rameau*, est plutôt fils de Couperin. Sa syntaxe, très *mallarméenne*, mise sur la figure archaïque ; c'est une musique de l'origine, mais ne dit pas *origine* de quoi. *Syrinx* serait un assez bon condensé de toute sa manière, intense, évanescence, singulièrement solitaire.

- Novalis (fragments) : « Toute force est une fonction du temps et de l'espace. » Intuition ré-

solument pré-einsteinienne.

- « Que votre volonté soit faite... » : ce vœu est en réalité un aveu d'ignorance ; nous ne savons pas, malgré la science, comment ce monde est fait dans ses profondeurs ; nous faisons confiance au dessein créateur qui l'organise et, lui, veut sûrement quelque chose. Juste avant, dans le texte du *Pater*, il vient d'être dit : « Que votre règne vienne. » Tout ce que nous ne comprenons pas encore (la mort, etc.), il faut espérer par la foi que cela mène à un niveau autre et supérieur de vie.

- Poésie : recréer dans le langage, qui n'est pas tout à fait prévu ni conçu pour cela, les conditions de *l'état de musique*.

- La vie n'a guère besoin de présenter, ni même d'acquérir un sens pour être appréciée, ou simplement acceptée ; elle *est*, cela devrait suffire, il semble. Tout sens n'est pas nécessairement *vérité* ; or, la vie est, elle, vérité absolue.

- On court après l'autre, et l'on n'attrape jamais que soi...

- Ces Asiatiques au regard si lointain que l'on dirait qu'ils regardent derrière les choses plutôt que les choses elles-mêmes. Leur philosophie (il faudrait dire : leur sagesse – le bouddhisme), dif-

fusée et délayée imperceptiblement jusque dans leur culture la plus quotidienne, les prédispose en somme à cette sorte de vision dont nous ne soupçonnons même pas, en Occident, la puissance.

- L'un des livres les plus brillants de ce siècle, *Le roman historique* de Georg Lukács, a été écrit sans références, sans notes en bas des pages, presque sans citations. Lorsque d'aventure il cite l'un des auteurs étudiés, Balzac ou Walter Scott ou Thomas Mann, il ne donne pas même l'édition ou la page d'où est tirée cette citation. Un joli pied de nez à toute la tradition savante universitaire, plutôt tatillonne sur cette question.

- Je ne comprends pas qu'après tout ce que l'histoire de ce monde a si régulièrement produit comme catastrophes, faillites et horreurs diverses, l'on trouve encore des hommes qui aient le courage de croire en un avenir meilleur, définitif et prochain. Et je ne crois pas devoir être compté parmi les pessimistes...

- C'est notre destin de mourir, c'est notre destin aussi de vivre...

- Tout ce que l'on peut raisonnablement avancer, après des millénaires où l'homme cherche sans le trouver le secret ultime de l'univers, c'est que le fonctionnement de sa pensée tel qu'il

est ne peut s'accorder avec la réalité de cet univers-là. Il doit en conséquence user d'un autre instrument que son cerveau pour deviner quelque sens que pourrait avoir tout cela.

- X : la paupière lourde, le nez aquilin, les moustaches tombantes, tout semble l'attirer vers le sol.

- On dirait que, par une singulière perversion dont on ne voit pas bien l'origine, l'esprit humain ne soit retenu que par les conflits – de là lui vient le besoin excité, inassouvi, de la narration (historique ou fictive – on distingue mal la différence), mais aussi de la *nouvelle* (gazettes et médias tous azimuts). Quoi qu'il en soit de ce mystère, le système médiatique ne semble devoir s'accommoder jamais que d'un savoir particulièrement *spectacularisable*.

- Onze novembre : on ne saurait fêter les guerres, ni même les victoires, mais plutôt ceux qui y ont laissé leur vie. Aussi, avec la disparition du dernier des anciens combattants, devrait-on cesser de célébrer ces morts qui désormais se confondent avec tous les autres...

- Ce qui différencie la civilisation de la barbarie, c'est assurément la *personne*. Mais comment la définir ? Seul l'Occident s'y est risqué.

- Demandez à quiconque de vous nommer deux contes des *Mille et une nuits*, immanquablement on vous citera *Aladin* et *Ali-Baba*. Or il se trouve que ces deux contes ne figurent absolument pas dans la tradition arabo-persane d'où est censément tirée la connaissance de cette œuvre en Occident. Ils y ont été ajoutés par les traducteurs.

- Dans la tradition la plus ancienne des textes bouddhistes, l'ignorance est mise au nombre des *passions*, au même titre que la haine ou la lubricité. On n'imagine pas de sagesse plus pertinente pour notre temps, et tous les autres...

- La *faute originelle*, c'est la conscience elle-même, la possibilité de distinguer et le bien et le mal, c'est-à-dire de les créer l'un et l'autre par une opération de l'esprit. S'il n'y avait pas la conscience pour juger l'univers, un séisme engloutissant des milliers d'êtres ne serait pas une catastrophe, non plus qu'une guerre, en tuant des millions d'autres, ne serait un fléau. C'est la conscience qui singularise l'homme dans l'univers et fait par conséquent de cette singularité une sorte d'*erreur*.

- L'univers est peut-être et sans aucun doute illusoire, comme le voudrait la *Maya* indienne. Mais il ne fait aucun doute qu'il *est*, irréfutable-

ment. Quel que soit le nom que l'on donne à ce qui fut avant, cet antérieur à tout, distinct de ce qui fut après, peut être qualifié de *Dieu*. La révélation de Jésus-Christ tient à ce qu'il est dit par lui, parmi tous les possibles, que ce Dieu est constitutif du plus intime de nous-même et, pour cela, est appelé *Père*. Ce Père est nécessairement *personnel*, puisqu'il est de notre personne la plus profonde. Et à qui donc nous fier, nous confier sinon à ce nous-même en nous? La question n'est plus de l'ordre du *je-pense-donc-je-suis*, mais de celui du *je-suis-donc-il-EST*. Aucune philosophie ne peut prévaloir sur cette conviction, sur cette *intimité*. Aucun mot, fut-il de l'instance de la pensée, aucun nom, comme le voudrait la tradition universelle des *noms* de la divinité, n'épuisera jamais la réalité de ce qualificatif de *Père*.

- Il n'y a rien comme le silence : il guérit de tout, nourrit de tout, il est le pauvre *nirvana* des vivants...

- Parmi les nombreux clichés de la culture scientifique courante (des *idées reçues*, dirait Flaubert), il y a cette phrase archicitée, attribuée à Einstein : « Je ne puis croire que Dieu joue aux dés avec l'univers. » Et les plus savants vont jusqu'à préciser que cette phrase se trouve tantôt dans une lettre à Neils Bohr, tantôt dans une lettre à Max Born ; en réalité, elle se lit dans une

lettre du 21 mars 1942 adressée de Princeton au physicien hongrois Lanczos ; le texte allemand en est le suivant : « Es scheint hart, dem Herrgott in seine Karten zu gucken. Aber daß erwürfelt und sich “telepathischer” Mittel bedient (wie es ihm von der gegenwärtigen Quantentheorie zugemutet wird) kann ich keinen Augenblick glauben. » (dans *Briefe* [*Lettres*], correspondance éditée par Helen Dukas et Banesh Hoffmann à Zürich, chez Diogenes, en 1981). La traduction serait à peu près la suivante : « Il me semble déjà difficile de pouvoir seulement jeter un coup d’œil dans le jeu de cartes de Dieu. Mais je ne peux envisager un seul instant qu’il s’amuse à jouer aux dés, ni à quelques trucs télépathiques (comme ce serait le cas si l’on devait admettre la théorie des quanta). » Ainsi donc, la phrase ne veut plus dire du tout ce qu’on se plaît à lui faire affirmer en la citant hors contexte ; pour comprendre comment peuvent être associés ici à la fois le jeu de dés et la télépathie, il suffit de se rappeler que la théorie quantique révélait une certaine *indécision* dans la trajectoire des particules lorsque celles-ci se trouvaient expérimentalement placées en état de choisir un parcours plutôt que l’autre à l’intérieur de la fameuse *camera obscura* (chambre noire). Citée hors contexte, et surtout dans des traductions qui sont loin d’être précises, l’assertion prend un caractère métaphysique inquiétant que l’on peut diluer à volonté à toutes les sauces

– caractère qu'elle n'a pas du tout dans l'original. Dans le contexte de l'opposition d'Einstein (d'ailleurs toute temporaire) à la théorie quantique, l'image des dés divins avait un sens plutôt précis, devenu incompréhensible si on la place en dehors de la situation expérimentale de cette théorie. Voilà comment, une fois de plus, se trouve saisie la manière dont se construit l'ignorance qui prétend de temps à autre se transformer en culture... (Pour en avoir le cœur net, je me suis permis, des années plus tard, de vérifier l'exactitude de l'édition de Zürich d'après l'original se trouvant aux archives *Einstein* à Tel Haviv. Cette consultation télématique m'a permis de confirmer que tout est bien ainsi, et non autrement).

- On ne parle pas une langue avec la logique, que je sache, mais avec l'habitude et la tradition. Ainsi donc, un ami belge tentait de me convaincre qu'il était plus logique, comme on le fait dans son pays, de dire *septante* et *nonante* (pour *soixante-dix* et *quatre-vingt-dix*) puisqu'aussi bien on disait déjà *quarante*, *cinquante*, *soixante*... Je lui fis remarquer qu'il disait bien *quatre-vingt*, et non *octante* – ce que disent pourtant les Suisses romands, qui seraient en conséquence les seuls francophones vraiment logiques... La conclusion à laquelle nous sommes amicalement venus à été de reconnaître que la seule logique qui menait les langues était celle de l'habitude. Aucun argu-

ment ne prévaut là contre. Et puis, on dit bien de la traduction grecque de la *Bible* qu'elle est celle « *des Septantes* », (en raison des soixante-dix traducteurs que l'opération a nécessités), preuve, s'il en était besoin, qu'à une haute époque *septante* était également employé dans le domaine français proprement dit...

- Toutes les pensées justes, authentiques et vraies – de celles dont Mauriac disait qu'elles sont *vérités* du fait qu'elles réjouissent le cœur – ont quelque chose d'assez remarquablement impersonnel, comme si elles étaient du règne de l'évidence, de la réalité brute, de la nature de la foudre. Voir Simone Weil, qui ne dit jamais qu'elle *pense*, mais que telle pensée lui est *venue*... comme d'un monde où éternellement se meuvent les idées. C'est comme si l'intelligence humaine n'était jamais qu'un instrument, sorte d'antenne ou de radar, servant à attirer / attiser ces substances infiniment subtiles. Une pensée non vraie est une pensée par trop *pensée*, qui, par conséquent, ne semble pas venue d'ailleurs.

- L'outil n'est pas, comme on serait porté à le croire, la grande conquête de l'intelligence humaine. Les animaux en utilisent eux aussi, les singes pour cueillir des fruits, les tamanoirs pour aspirer des fourmis. L'extrême complexité commence au moment où des outils sont employés

dans le but de fabriquer d'autres outils. Un degré de plus dans le développement de l'univers est alors atteint, qui fait de l'homme l'être unique qu'il est.

- Singapour est l'une des sociétés, sinon *la* société la plus policée qui soit, dont l'exemple suffit à lui seul à contredire l'accouplement traditionnel du capitalisme et de la liberté individuelle. À l'exception de l'exploitation éhontée des patrons, à peu près tout y est interdit : mâcher de la gomme, fumer des cigarettes étrangères, ou des cigarettes locales dans la rue, consulter certains réseaux d'internet... Et c'est l'une des sociétés où le cancer fait le plus de ravage. Au point qu'on se demande si ce n'est pas le cancer qui contamine ainsi toute la vie de cette minuscule (mais dense) population. Autrement, c'est le seul endroit de la planète où il faudrait que je sois vraiment mal venu ailleurs pour être contraint d'y vivre... Une seconde de retard suffit à vous faire perdre un contrat ; les Singapouriens sont ponctuels. Et franchement tartuffes aussi, car il leur suffit de traverser une rue pour se retrouver en pays malais et y consommer toutes les turpitudes du monde. C'est si irréal d'interdictions de toutes sortes qu'on se demande comment cela est possible. Enfin, il fallait bien un endroit de la terre qui fût tel, puisque tout est virtuel de ce que finit par produire l'humanité. Mélange monstrueux de britannicité

et de chinoiseres... fruits par ailleurs juteux de deux grandes civilisations tout de même. Il est étrange, quoi qu'il en soit, que ce croisement ait donné une telle insanité précisément sous les tropiques de l'équateur, à l'emplacement où le soleil eût dû faire éclore et fleurir tout autre chose... Saint Gapour, priez pour nous !

- Il est tel motif à l'alto d'une sonate de Brahms, telle trille d'une ornementation essentielle à la basse d'un lied de Schubert, telle rencontre des timbres du basson et du haut-bois dans une orchestration de Ravel, tel jeu quasi liturgique de percussions au début d'une scène où Brünnhilde vient annoncer à Siegmund qu'il va sous peu mourir, il est de ces moments d'intense musicalité qui en disent plus long que toute assertion littéraire, ou que toute philosophie, sur la véritable nature de l'humanité, et la présence en elle, s'il se peut, d'une peu de la divinité.

- On a beau savoir de science expérimentée que ce corps qui séduit est un sac d'ordures, de sang, de boyaux sans fin, lorsqu'on voit dans un spécimen le reflet infini de la beauté, on oublie tout ce qu'on sait pour connaître encore mieux.

- L'un des mystères les plus insondables de l'espèce humaine se trouve sans aucun doute dans l'infinie variété des visages humains; les so-

sies sont rares, même à l'échelle des millénaires; les différences peuvent parfois être infimes (comme parfois chez des jumeaux identiques), elles se manifestent quand même (comme si la nature avait horreur non seulement du vide, mais de la répétition) et confèrent tout son poids à la prolifération inépuisable des traits, constitués tout de même des mêmes éléments simples et réduits (nez, bouche, orbites oculaires, oreilles, etc.). S'il en est donc ainsi des faciès (qui sont, dit-on, les miroirs des âmes), qu'est-ce que ce doit être pour la variété des psychés ! Cette seule idée suffit à défier toute tentative de classification scientifique des caractères et abolit du même coup toutes les psychologies, ou du moins les croyances que l'on peut avoir en elles...

- Celui qui, assuré d'avoir saisi la nature véritable de la divinité, ne va pas sur-le-champ, toutes affaires cessantes, se précipiter au fond d'un désert, n'a pas vraiment compris...

- Si on vous félicite de ce que vous avez le goût très sûr, soyez assuré dans ce cas que vous avez très exactement le même que celui qui vous en félicite.

- Renoncer au monde, c'est estimer en fait (et confirmer de fait) que l'on vaut plus que lui ; il y faut assurément beaucoup d'orgueil... Pour

l'accepter aussi.

- Si l'on en juge par le nombre exceptionnel de manuscrits qui nous en est resté, le *Roman de la Rose* fut assurément l'ouvrage français le plus répandu au Moyen âge, dans les trois derniers siècles du moins. C'est un livre fort important mais assez lassant, d'une époque peu créatrice, vouée surtout à la compilation. L'œuvre est en fait composée de deux parties, rédigées chacune en des temps fort divers, 1210-1215 pour la première ; 1250 environ pour la seconde. Celle-ci est une sorte de mise en cause de tout ce qui est dit dans la précédente, dernière tentative exsangue d'une courtoisie déjà épuisée à souhait ; d'où son caractère allégorique, celui-ci marquant toujours d'une certaine façon l'absence d'initiative créatrice ; elle est moins le fait de l'auteur (Guillaume de Lorris) que de l'époque... La seconde partie, la plus volumineuse, est marquée par la philosophie régnante, la scolastique ; on ne fait jamais de bons ouvrages avec la philosophie. Jean de Meung (l'auteur de la seconde partie) est assurément un bon penseur, il n'est rien moins qu'artiste, comme le fut par exemple Chrétien de Troyes un siècle plus tôt... En réalité, la fortune (toute relative) de ce roman, encore aujourd'hui (car on en connaît du moins le titre), est sans aucun doute due à la pléthore de manuscrits qui encombrant les fonds d'archives et qui ont fait rêver les savants... S'il avait

été écrit et publié dans nos temps, il n'aurait jamais même figuré dans une liste de *best-sellers*... Mais c'est probablement à cet ouvrage que l'on doit certaines formes de la *Divina Commedia* de Dante, notamment la technique du rêve que le Florentin emprunte volontiers au roman du 13^e siècle ; mais la Béatrice du Dante est une femme, non une fleur...

- Quelqu'un de tant soit peu triste de nature, inquiet, pessimiste ou malheureux, doit éviter de venir ici (au Siam) : il y trouverait dans le bonheur (je ne dis pas *la joie*) de vivre, partout visible et répandu, un démenti à sa nature qu'il pourrait jusqu'à tenir pour un affront... J'en ai connu qui n'ont pas tenu le coup et ne s'en sont jamais remis. La plupart des dénigrements de ce pays, fréquents dans la presse occidentale, ont pour origine cette espèce de refus de la vie... qui se croit toujours, de surcroît, un parangon de vérités... Il n'y a rien à faire, ce refus étant congénital, il faut laisser braire...

- Je jette d'abord un soupçon sur toute information que je reçois, de quelque ordre qu'elle soit – non par scepticisme systématique mais par prudence : on finit par se rendre compte que tout ce qui est dit est une interprétation de ce qui a été réellement... et quand on en a est à la troisième, dixième, centième transmission d'un fait,

si simple fut-il à l'origine, on peut être assuré que ce qu'on en reçoit n'a plus rien à voir avec ce qui fut.

- Kipling, dit-on, voyageant au fond de la jungle des Indes britanniques, se mettait en smoking, le soir, pour dîner de trois feuilles d'acacias et d'une banane... c'était pousser un peu loin tout de même le sens des conventions. Il aurait mieux fait de rester bien assis dans son salon de Londres pour écrire son si beau *Livre de la jungle*.

- Dans les diverses manifestations de la beauté, nous n'aimons pas que les formes visibles mais l'essence pressentie de toutes choses.

- Malgré son activisme militant assez voyant, malgré ses aveux incendiaires, X n'est rien moins qu'un révolutionnaire – tout au plus un révolté – d'une révolte qui ressemble à de la rancœur née d'une enfance mal vécue. Ce genre de situation fait immanquablement des bourreaux pour demain.

- Le réel est déjà si difficile à vivre, pourquoi donc s'esquinter à vouloir l'interpréter ?

- Jamais rien lu de plus original, ni de plus intelligent sur les origines du langage que le livre de Tràn Duc Thao (*Recherches sur l'origine du lan-*

gage et de la conscience). Avec l'aide raisonnée et raisonnable des fondements de la psychanalyse et des données à jour de l'anthropologie, il suit à la trace à travers les âges de la préhistoire et identifie exactement l'activité particulièrement propice à l'apparition du langage : à la croisée de la vie de chasse et de la vie de famille appariée. Le langage est création de prédateur, et de procréateur. D'une prose difficile par son lexique spécialisé (quoique non jargonnant) mais claire, et d'où il est impossible de soustraire un seul mot. Rare ! (Et j'apprends, après avoir écrit ceci, que l'auteur, professeur célèbre de l'École normale supérieure de Paris, membre du Parti communiste, est rentré au Viêt-nam après la guerre contre les Américains, pensant y trouver sa place de penseur : il a été mis dans un camp, où il est récemment mort de tuberculose... et sans doute aussi de chagrin).

- Je découvre avec stupéfaction, à quarante ans, que tous les êtres ne demandent pas les mêmes choses à la vie, que certains désirs que j'eusse cru universellement propres à l'espèce tout entière, ne sont pour beaucoup que des fantaisies étrangères n'effleurant ni leur esprit, ni leur chair. Il était temps de faire ces découvertes. Autrement, je serais resté naïf pour ce qu'il me reste encore à vivre.

- *Il est écrit que...* Il est écrit aussi que le

Seigneur viendra juger les vivants et les morts :
pas vous !

- Pour les médias, les événements n'ont lieu que dans la mesure où ils peuvent être commentés ; sinon, les médias les provoquent, ou les déforment à la rigueur pour qu'ils aient lieu tels qu'on en a besoin pour le *commentaire*.

- X est attaché jusqu'à la démence aux superstitions de la politesse.

- Entendre murmurer la source enchantée des vers de Racine...

- Ce n'est pas en observant les autres de l'extérieur comme des objets que l'on apprend à connaître la nature humaine, mais en regardant dans soi-même : toute l'humanité s'y trouve déjà, devient visible, et parfois horripilante. Il faut la foi pour croire que c'est un Dieu qui l'a créée... à son image...

- Toute poésie est le fruit d'une erreur (Rimbaud l'avait bien vu) : elle n'est (et n'est *nécessaire*) que parce que le monde n'est pas assez.

- Un ami juriste m'avoue qu'un simple contrôleur fiscal des ministères du revenu de nos démocraties a juridiquement plus de pouvoirs sur

un citoyen ordinaire que n'en eut jamais Louis XIV dans toute sa puissance, de par la grâce de Dieu. L'État, qui garantit donc toutes nos libertés, nous enlève du même coup celle d'échapper à ses coffres... C'est même la seule *liberté* à laquelle l'État tient avec la dernière vigueur... Pour les autres, il peut toujours s'en accommoder.

- Chez Giraudoux, le tragique même n'est pas une tragédie mais un sourire ; il en reste quelque chose qui serait mièvre si ce n'était sublime...

- Mon premier souvenir d'enfance : réveillé au milieu de ce qui était ma nuit par des sirènes et des cloches, sirènes d'usines, cloches d'églises... C'était donc le 8 mai 1945, j'allais avoir quatre ans dans un peu plus d'un mois, c'était la fin de la guerre... Le lendemain (ce devait être un dimanche puisqu'il ne travaillait pas), mon père m'entraîna dans une drôle de promenade à travers le quartier, où il y avait, partout, aux fils électriques, des poupées de pendues : c'était Hitler et ses associés que l'on montrait ainsi, je suppose aujourd'hui. J'ai souvenir d'en avoir ressenti une sorte de frayeur. Depuis, mes souvenirs ne se sont jamais taris. Mes frayeurs non plus.

- Morts, déjà, tous : ce n'est qu'une question de temps...

- La grande magie de la démocratie formelle : vous mettez des petits bouts de papier dans des urnes, et il en sort des cruches...

- *Hommage à la mémoire de Jean ÉTHIER-BLAIS.* Tenter de s'exécuter en dressant un simple inventaire, fut-il complet, des livres et auteurs chéris ou honnis de cet auteur serait, d'une part, procéder à l'encontre de la méthode qui aura toujours été la sienne ; il partageait, en effet, avec Nietzsche cette conviction, capitale dans les études de l'esprit, qu'il n'est nullement nécessaire d'inventorier la totalité d'un corpus pour atteindre les vérités qui nourrissent. L'exhaustivité en cette matière ne prouverait rien ; d'ailleurs, il ne s'agit nullement de prouver mais de comprendre. Et pour être quelque peu fidèle à l'esprit qui présida le plus souvent à la ligne de partage entre ce qu'il aimait et ce qu'il n'aimait pas, je commencerai par ouvrir l'armoire aux souvenirs, du plus récent au plus lointain. C'est ainsi que je me souviens d'un dimanche, lendemain de la parution d'un de ses hebdomadaires billets du *Devoir* ; il y avait fait l'éloge superlativement dithyrambique d'un livre et d'un auteur dont on me permettra de ne révéler ni le titre ni le nom. L'enthousiasme de son billet m'avait contaminé au point où je voulus sur-le-champ me procurer ce livre, et je le lui dis lors d'une de ces petites promenades qu'en ce temps-là nous avions pris l'habitude de mener

dans ce jardin de merveilles qu'est le cimetière de la Côte-des-Neiges. « N'en faites surtout rien, me dit-il avec sa désinvolture du dimanche, cela n'en vaut pas la peine, c'est le livre le plus ennuyeux qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. Mais, que voulez-vous, il est d'un auteur dont on ne peut pas ne pas parler et dont l'autorité dans la vie intellectuelle de notre pays interdit même qu'on laisse entendre qu'on y soit indifférent. » Et ce n'était pas là l'insigne de quelque mesquinerie que ce fût, je vous prie de me croire. C'était du panache – dont on sait qu'il était, dans nos parages, le plus vaillant porteur. Sans doute n'avait-il même pas été aussi ennuyé qu'il le disait par ce livre que, grâce à lui, et de crainte d'être déçu ou d'avoir à lui donner tort, je n'osai jamais lire par la suite. Comment savoir ? Plus près de nous dans le temps, en des circonstances dont je me rappelle mal le décor, il me demande à brûle-pourpoint si j'avais lu tel auteur suisse romand dont je doute fort que vous connaissiez même le nom et que je ne connaissais moi-même assurément guère mieux. « C'est le plus grand romancier de notre temps ! », m'affirma-t-il avec le même panache que ci-devant. Et de me décrire, avec force détails et lyrisme, les promenades que certain personnage faisait, aux premières pages du dernier roman de cet auteur illustre, dans des forêts brumeuses, au bord des lacs helvétiques. C'était charmant : on se serait cru dans

Chateaubriand. Le dernier souvenir est plus ancien et remonte à l'époque où je fus son élève à l'université McGill. Il nous dit, en séminaire où nous étions une douzaine, dans une de ces habituelles digressions qui furent ses plus beaux moments de pédagogue, que tel auteur québécois, étant donné le contexte religieux des interdictions de lecture, n'avait même pas pu ni dû lire la poésie de Baudelaire. À quoi je me permis de lui faire timidement remarquer que cet auteur avait tout de même écrit et publié un poème précisément intitulé le *Tombeau de Baudelaire*. « Monsieur, me dit-il gravement, même si vous avez raison, et sans doute dites-vous vrai, je préfère ma version et m'y tiendrai jusqu'à mon dernier souffle ! » Il me voua par la suite de cet incident une discrète animosité qui ne se transforma en estime que lorsque j'eus publié, quelques années plus tard, mon petit livre sur Jacques Ferron : j'avais été à bonne école, j'avais eu des maîtres véritables, écrivit-il dans *le Devoir*. Nous nous liâmes d'amitié en cette occasion, d'une amitié que la mort seule vint rompre. Ces souvenirs, du moins, s'ils nous informent peu, nous placent devant un certain ton : celui de l'incertitude de ce qu'on peut saisir de ce qu'il a dit, de ce qu'il a écrit, de ce qu'il a été... On peut d'entrée de jeu affirmer que ses fidélités littéraires, comme celles de l'amitié, furent la grande constante de sa vie. Au sommet, si l'on additionne les superlatifs et les fré-

quences, on s'en doute déjà : Chateaubriand, Constant, Léautaud, Saint-Simon, Stendhal (et bien d'autres...) ; dans nos frontières : Marcel Dugas, Lionel Groulx, François Hertel, Paul Morin, Émile Nelligan (et d'autres encore...). Tous ces noms, par-delà les deux continents qu'il embrassait si généreusement, nous ramènent, une fois amalgamés, à une dominante : la marginalité par une solitude accomplie, le destin lié à une tâche, qui est l'œuvre seule. Aucun texte ne le révèle autant sur ce point que sa *Conférence J. A. de Sève*, en avril 1965, et intitulée d'un mot que porterait avantageusement toute son œuvre : *Exils*. Il ne se passionna jamais, si vous voulez savoir, que pour les exilés : exilés réels, comme furent, certain temps ou à vie, Chateaubriand, Constant, Hertel, Dugas, Morin ; exilés symboliques, de l'intérieur, dans l'îlot que constitue l'achèvement de leur œuvre, comme Léautaud, Stendhal, Groulx, Nelligan. Tous ceux qui correspondent à l'envers de cette figure de l'exil sont voués ou au silence, ou au mépris : auteurs de places publiques, trop célébrés par la rumeur de tous, bouffons de foire du livre, saltimbanques du cirque littéraire – nous verrons tout à l'heure qui ils sont, et dans quelles circonstances et conditions ils sont tenus pour tels. Retenons pour l'instant que les mots *exil* et *style* rimaient pour lui non seulement dans la matière de la langue, mais aussi dans la puissance même de l'imaginaire. Le

style, c'est, pour lui, ce qui exile du commun du monde et du commun de la production littéraire. Le style doit être absolument original, cela va de soi, mais il doit surtout porter en lui les marques de tout ce qui isole du reste du monde et des destins. Le style, pour tout dire, c'est l'exil porté à son point d'incandescence. Au fond, notre homme du monde, celui des associations d'écrivains où il fut si engagé, celui des colloques et congrès tel que nous l'avons connu, celui des réceptions mondaines, où il est allé mourir, était un singulier chartreux en matière de littérature. Il n'aimait que ce qu'il était sûr d'être seul à aimer. Et il n'aimait que ce qui se faisait solitaire – comme lui-même. D'où le coup marqué du panache, qui fut son blason ineffable et ineffaçable. Aussi, ne l'aperçoit-on jamais là où on l'attendrait, imprévisible, sagace et toujours narquois. On chercherait donc en vain, dans l'œuvre de Jean Éthier-Blais, un chapitre de livre, un article de critique, une note qui soit entièrement consacré à la détestation ou au dénigrement d'un écrivain, qu'il fût d'ici ou d'ailleurs. Il était trop subtil pour procéder de la sorte. D'ailleurs, le vocable de détestation doit être dès ici atténué : il s'agit le plus souvent de simple moquerie à l'endroit d'auteurs qu'il ne prise guère. Il n'a, en tout et pour tout, qu'un seul mot dur à l'égard d'un seul écrivain, et encore ce mot se trouve-t-il entre parenthèses dans une déclaration d'amour pour la littérature

anglaise. La voici (le contexte : un compte rendu de parution de la correspondance de Louis Hémon) : « J'ai une admiration sans bornes pour la littérature anglaise, que je pratique beaucoup, depuis les romans policiers jusqu'à Lytton Strachey et Bertrand Russell – c'est l'Angleterre que j'aime, avec ses clochers, la poésie de ses rivières, la brume de Londres [...] et non pas l'Amérique (cet horrible, vulgaire Hemingway !) ». (*Signet III*, p. 85). Nous pouvons dès ici commencer à dégager une méthode. Car s'il n'a pas de méthode pour aimer, il en a une, semble-t-il, pour honnir. Ses têtes de Turc, une fois relevée l'exception précitée, sont toujours comme l'aigle : à deux têtes. Deux auteurs, c'est déjà plus qu'il ne faut pour évoquer une foule : le contraire de ce qu'il aime. Son coup de griffe à Hemingway est incident, enclavé dans un éloge (celui de la littérature anglaise opposée à celle de l'Amérique), cet éloge lui-même constituant une digression dans un compte rendu sur la correspondance de Louis Hémon. La structure est toujours la même. Hemingway, va toujours – mais voyons cette structure à l'oeuvre à propos d'un couple que l'on attendrait moins : Dostoïevski/Tolstoï. « Ah ! écrit-il après avoir évoqué longuement les sentiments que lui inspire telle page de Constant, ni Dostoïevski ni Tolstoï ne m'ont donné de pareilles joies. Je veux bien qu'ils soient le fin du fin aux âmes tourmentées. Mais n'est-ce pas qu'il y a

beaucoup de mélodrame et de prédication dans cette effervescence et ces sentiments constamment poussés à bout ? » (*Signet I*, p. 29). Examinons bien le contexte, qui nous éclairera : le compte rendu d'un livre sur ces deux auteurs russes signé par George Steiner. Or, celui-ci, pour étayer sa thèse sur ses deux héros de la littérature romanesque « fait bon marché de l'une des plus grandes traditions romanesques (sinon la plus grande) de l'Occident [...] je crains qu'il ne la minimise au profit de sa thèse qui sera que l'univers tragique est dans Dostoïevski et n'est pas dans Proust [...] ». Ignorer, donc, la tradition romanesque où il a mis toute sa complaisance ! Il n'en fallait pas plus pour mettre ses fureurs en action. Et ce sont deux géants russes, que par ailleurs il a bien dû pratiquer et aimer, qui écopent de sa foudre : par ricochet ! Autrement dit, le couple conspué lui sert de repoussoir pour mieux exalter sa passion de Constant, de Stendhal, de Proust, de Balzac, de Flaubert – pour ne nommer que ceux qu'il nomme lui-même. Voici un couple plus attendu, un vrai. Dans un contexte, cependant, qui ne l'attend pas : un fervent éloge de Benjamin Constant. Comme toujours, dans cet éloge, une digression : Emily Brontë, qui lui a tiré ses premières larmes de lecteur, à Paris, en 1948. Puis : « Mais qui lira Sartre demain, ou Simone de Beauvoir, qui termine ses *Mémoires* sur le mot « flouée ». C'est tout dire : la vulgarité

[voir Hemingway] le sens profond de l'épate (faire appel à la fois à la pitié du lecteur et à son snobisme d'avant-garde ; ces gens auront tout eu : les honneurs, y compris celle de la persécution, l'argent, la vénération des Noirs, et voilà qu'il leur faut, aussi, la pitié ; [...]), le nombrilisme, au fond, oui, le mauvais goût ! Sartre est un admirable encadreur d'idées ; mais il n'est pas ce que l'on appelle un écrivain. [...] Au fond, bien que cela puisse paraître curieux, Sartre a peur des mots. [...] Aucune de ses créatures (inutile de parler de « femme » dans ses romans ; il n'en a créé aucune) n'a la grâce. Ce Monsieur ne doit pas lire Madame de Sévigné, qui est un autre écrivain que lui. » (*Signet I*, p. 32-33) Puis, retour à Constant... Qu'est-ce à dire sinon ce qu'il nous livre lui-même en guise de conclusion, sa vérité de lecteur et d'écrivain : « Tout ceci pour dire que ce qui, chez un écrivain importe, c'est le plaisir qu'il donne. » Sartre et Beauvoir furent, à n'en pas douter, ses bêtes noires de prédilection. Mais comme il n'aime pas non plus la monotonie, il se permet de varier de temps à autre les composants du couple. Il suffit de se souvenir de sa moue, par exemple, lorsque d'aventure, dans ses cours, il évoquait « Cartre et Samus » ! Nous savions, infailliblement, qu'était venue l'heure de la pause... Et ici encore, dans un contexte plus inattendu : dans un long plaidoyer sur le rôle intellectuel de François Hertel : « Hertel avait lu Mounier,

Borduas avait lu Breton et Pierre Mabile, nos auteurs ont lu Sartre et Nathalie Sarraute (peut-être) [...] » (*Signet III*, p. 201). Changeons de continent. On verra que son modèle de mépris, lui, ne change pas. Au beau milieu d'un texte encore consacré à Louis Hémon, soudain, une halte, équivalent littéraire de ses digressions de professeur, sur l'inertie de la société québécoise de l'entre-deux-guerres et son caractère néfaste pour l'apparition de grands talents littéraires : « Camille Roy était le thuriféraire de cette sorte de néant. Il le rendit presque aimable. Les poétesses fleurissaient, depuis Jeanne L'Archevêque-Duguay jusqu'à Jovette Bernier, qui répétaient inlassablement qui le chant du berceau, qui les affres des malheureuses amours. [Mais voici :] Seule l'historiographie, grâce au génie inventif de l'abbé Lionel Groulx, permettait encore de croire qu'il existait une littérature canadienne-française » (*Signet III*, p. 116). On retrouve là ce qui compose à la longue une véritable méthode : le couple de poétesses n'est évoqué incidemment que pour servir de repoussoir et mettre en valeur son assertion sur le rôle de l'écrivain-historien. Il ne déteste pas ; il écarte – avec un grand geste qui bientôt se dirige vers celui qu'il entend célébrer. Dans sa *Conférence de Sèvre*, par des pages ardenes consacrées à Marcel Dugas, il privilégie le petit groupe des exilés québécois à Paris : « Autour de cet exil s'établissaient des courants qui pre-

naient l'allure de confluences. L'histoire littéraire enregistre cette sorte de pôle parisien, autour duquel gravitent des esprits subtils, à une époque où [et voici:] la littérature canadienne-française transforme en grands écrivains Claude-Henri Grignon et Mme Taschereau-Fortier. » (*Exils*, p. 18) Soit dit, avec la moue appropriée, qui était le fleuron de son blason. Sans cesse le même mouvement d'appui sur le repoussoir pour mieux exalter sa passion. À Monseigneur Camille Roy, dont il vient d'être question, se trouvera bientôt associé un autre ecclésiastique, l'abbé Raymond Casgrain, pour faire la paire. Après les avoir tous deux loués, avec une certaine piété condescendante, d'avoir joué un rôle ingrat au milieu du rien, il les renvoie tous deux, à la fin d'un long texte consacré à la critique, dans le néant qu'ils s'entendaient si bien à bénir. Et souhaitant qu'une nouvelle école critique voie le jour « au profit d'une pensée qui repose sur celle de Sainte-Beuve, d'Albert Thibaudet, de Charles du Bos », il en vient à affirmer que « les grands maîtres de la critique doivent servir d'exemples; et les critiques doivent servir la littérature. C'est ce que n'avaient pas compris, conclut-il, les abbés Casgrain et Roy, illustres prédécesseurs. » (*Signet III*, p. 117) Ce n'est pas bien méchant, direz-vous, loin en tout cas de la détestation. Pour tout dire, il avait un cœur trop grand pour détester qui que ce soit ; ce qu'il n'aimait pas, en revanche, c'était l'englu-

ment dans le régionalisme – tout comme son maître Marcel Dugas. Parce que le régionalisme, pour avoir lieu, devait tout de même faire appel à une doctrine collective. On se serait attendu, par exemple, étant donné ses options connues et reconnues sur la littérature, qu'il serait hostile à une entreprise comme, par exemple, celle de *Parti Pris*. Or, il n'en fut rien. Et il louangea les principaux écrivains de cette école, Jacques Renaud pour *le Cassé*, mais surtout André Major pour *le Cabochon* ; de ce personnage, il écrit qu'« il n'est jamais vulgaire ; les jeunes filles du peuple qui l'entourent ne le sont pas. M. André Major a réussi à sauver la dignité du pauvre. » (*Signet II*, p. 245) Et lorsqu'il écrira cette fameuse phrase qui fit le tour du pays et des salons « Nous le tenons, notre grand écrivain. Mon Dieu, merci. », c'était à propos d'Hubert Aquin et pour la raison suprême où s'ordonnent toutes ses passions littéraires : « Hubert Aquin est un homme qui accepte que le monde dans lequel il vit soit celui de la littérature. » (*Signet II*, p. 237). C'est la même raison, pour revenir cycliquement à notre point de départ, qui fait de Chateaubriand l'écrivain-fétiche de tout ce pour quoi il s'est passionné : « Au départ, ne rien croire de ce qu'il va nous dire ; et donc, succomber, parce qu'on le veut bien, à sa magie, qui est celle de la pure littérature. » (*Signet I*, p. 50) Tout Jean Éthier-Blais est dans cette assertion : elle explique ses passions,

mais aussi, par négatif, ses réticences. Je terminerai sur un dernier souvenir qui n'est pas étranger à notre propos, comme vous verrez. Tout le monde croit, et peut-être lui-même l'a-t-il souvent laissé entendre, que Jean Éthier-Blais était un lecteur inconditionnel de cette abomination de Maurras. Or, je lui apportai un jour un exemplaire d'un livre (je ne sais plus lequel) de Charles Maurras que je venais de recevoir dans un petit héritage, pensant lui faire plaisir du fait que cet exemplaire était une édition originale numérotée, dédiée de la main de l'auteur. Il fut, certes, fort ému de ce cadeau, humant cette odeur de vieux papier familière aux amants des livres, dévorant des yeux l'écriture un peu démente du grand homme. Mais il me dit : « Je suis content de pouvoir mettre ce beau livre sur les rayons de ma bibliothèque, mais je ne sais si je le lirai : son auteur m'ennuie terriblement. Sachez que certains livres sont faits pour être honorés, pas nécessairement lus ! » Et à sa mort, dans le fonds de livres qu'il légua à la fondation Lionel-Groulx, je tentai de retrouver cet exemplaire pour me souvenir de son titre. Il y fut introuvable... Peut-être Jean avait-il, comme le Jean de *l'Apocalypse*, tout simplement dévoré le livre... Il m'avait dit un autre jour que le flanc du Mont-Royal, où il tenait feu et lieu, était son île de Patmos...

- Qu'elle soit sertie dans la nature, dans les

œuvres, dans les corps, toute beauté n'est là, semble-t-il, que pour activer le désir d'une beauté plus haute, permanente et absolue...

- Je suis bien dans ma peau, je suis bien dans ma vie ; je n'échangerais l'une ni l'autre contre aucune autre... sauf à la sacrifier toutes les deux pour l'Autre...

- L'obscénité, c'est la recherche de la volupté, moins la noblesse... Mais allez donc présenter cette définition devant les tribunaux...

- X, grand joueur, ne joue en fait jamais pour gagner mais pour le plaisir de contempler le hasard dans son divin ouvrage.

- *Siem Reap* – mieux connu sous le nom de site d'Angkor. C'est, sur une étendue équivalant à une ville moyenne, un complexe d'une quarantaine de monuments de pierre dont les plus anciennes ruines dateraient du 6^e siècle de notre ère, les plus récentes, du 13^e ; tous furent en leur temps destinés au culte, les palais divers et autres constructions civiles ayant péri avec leurs matériaux moins nobles. Tout cela sur une durée suffisamment longue pour traverser la pauvre instabilité des allégeances humaines : certains temples sont voués au culte des dieux du brahmanisme, relayés bientôt par d'autres consacrés à honorer

la personne et l'enseignement du Bouddha ; la plupart portent les traces successives ou alternées de l'un et de l'autre. Il y a un peu plus d'un siècle, cet ensemble qui, avec Burubudur, surpasse d'emblée les Sept Merveilles de notre monde antique, était encore inconnu des hommes, recouvert d'une épaisse jungle, autant dire de l'oubli total. Un explorateur français, le botaniste Henri Mouhot, qui en a découvert les premiers filons, alerta aussitôt le monde entier sur l'existence de cette splendeur unique, pour ensuite aller mourir d'une fièvre tropicale dans les savanes du Laos. De ce moment capital jusqu'au tiers de notre siècle, la nature continua l'œuvre qu'elle avait entreprise il y a presque un demi-millénaire en recouvrant peu à peu cette masse pierreuse et sacrée, comme si la végétation, jalouse de l'œuvre des hommes, cherchait à l'anéantir dans sa voracité quasi animale. Dégagés peu à peu par les soins des archéologues français, les temples furent bientôt visibles. Mais encore aujourd'hui, des arbres fromagers, ainsi que d'énormes pieuvres célestes, semblent aspirer ces lourds édifices pour les digérer dans quelque inaccessible néant. Rien n'est aussi emblématique de la vie que cette édification humaine sans cesse étreinte par la procession lente mais déterminée des racines. Certaines ont fait chavirer des voûtes entières, d'autres s'insinuent dans les interstices des blocs pour les déplacer par le seul poids de leur patience, toutes donnent à ce spectacle l'as-

pect d'une vivante chair traversée par les siècles plutôt qu'elle ne les traverse. Paul Claudel, qui fut, très tôt, l'un des premiers visiteurs de ces temples d'outre-monde, en était venu à les surnommer tous sous le vocable de « Temples de Satan » ; on ne sait s'il faisait allusion au paganisme qu'ils représentent ou aux forces obscures qui soulèvent ces cathédrales englouties jusqu'à étourdir de rêveries fabuleuses celui qui les contemple. Il faut plus d'un jour pour bien apercevoir ces monstres de pierre que les siècles, monstres eux-mêmes, ont faits puis défaits. Il y faudrait à vrai dire toute la vie.

• On pourrait dire de l'amitié ce que Denis de Rougemont affirmait de l'amour-passion : que c'est une invention de l'Occident. L'Antiquité connaissait assurément ce sentiment, témoin le petit traité de Cicéron et dont il dit que c'est assurément le plus beau cadeau des dieux fait aux hommes – mais il s'y fond avec la civilité : les grandes amitiés se nouent entre sénateurs, entre patriciens, entre gens du monde. Et les couples d'amis ne se comptent plus chez les Grecs, à commencer par Patrocle et Achille. Disons que c'est de sa forme occidentale qu'il acquiert cependant toute son originalité... Il y prend cette forme particulière en même temps que l'individualité : à la Renaissance, et dans les textes, chez Montaigne... Celui-ci s'éprend de La Boétie

dans le même temps qu'il se retire de la société et se réfugie dans sa tour ; l'amitié remplace alors la société en laquelle on ne se reconnaît plus... elle est, comme la culture des livres, et au même moment, un refuge contre les insanités du temps (guerres de religion, etc.) L'amitié passion suppose l'individualité, qui est la forme spécifique de la personne en Occident ; l'individualité, c'est la personne, plus la solitude, donc soustraite au moule social. On s'investit totalement dans un autre privilégié, faute de pouvoir s'investir en soi-même, ou dans une multitude que représentent les diverses instances sociétales. Cette idée m'est venue d'un petit écrit d'un ancien diplomate au Siam, qui déplorait combien il était difficile de se lier d'amitié avec un Thaï ; et par amitié, il entendait notre liaison occidentale avec une *âme sœur*. Cela ne saurait se concevoir dans un pays où, en réalité, presque chaque personne de la société fait office d'ami, si bien qu'il n'y a pas lieu d'en privilégier une plutôt qu'une autre ; on ne s'y lie en vérité à notre façon qu'avec des personnes quelque peu occidentalisées ; pour les autres vous pouvez les fréquenter avec grand plaisir réciproque pendant un certain temps, même très long, puis vous pouvez disparaître sans que l'on ressente le besoin de vous rechercher.

- L'aspect quelque peu superficiel de la musique de Lully m'a longtemps désolé – du moins

est-ce ainsi que je l'entendais. Puis vint la révélation d'un musicien fort au-dessus des genres événementiels auxquels il se livrait par profession (soupers du roi, ballets, musique de scène) – si bien que l'on pourrait lui appliquer de ce que disait Nietzsche des Grecs : qu'ils étaient superficiels par profondeur... Et c'est ainsi qu'il a pris peu à peu dans mon oreille, si j'ose dire, une place assez élevée. Je l'écoute sérieusement aussi volontiers que Bach.

- Vous croyez regarder la télé, et c'est elle qui vous surveille, par son tube pas très cathodique...

- L'illumination bouddhiste est une vérité du cœur et non de l'Intelligence. Le défaut de l'Occident est d'avoir intellectualisé à outrance une vérité qui n'apparaît que par et dans le *senti*.

- Nos jugements sur les êtres et les choses (ou les événements) ne sont le plus souvent que des caricatures de la réalité ; mieux vaut n'en pas avoir ; d'où il est recommandé de ne pas juger...

- On a beau se redire et se convaincre encore que le plus beau des corps est une poche d'ordures, de viscères, de sang, d'humeurs, de sécrétions, de pourritures diverses, un futur cadavre aussi, rien n'y fait : lorsque d'aventure on se retrouve en

sa présence, on y plonge comme s'il s'agissait du plus céleste des délices. C'est même par là, dirait-on, que la vie devient un encombrant mystère...

- Il était constitutivement inacceptable pour des États, si embryonnaires fussent-ils pour lors, que leurs sujets se retrouvent moralement soumis à un autre État (en l'occurrence Rome), fût-ce seulement en matière spirituelle, laquelle pouvait facilement dégénérer (comme l'histoire l'enseigne à souhait) en directives temporelles. Cette situation historico-religieuse a développé en Occident la contrainte de la double allégeance, dont ne s'était pas encore avisé la nature humaine dans les autres civilisations ; c'était en effet la première fois dans l'histoire des hommes que cette contrainte se manifestait de façon aussi évidente, le siège spirituel se trouvant pour la première fois en dehors des États. Elle donna notamment la Querelle des Investitures, à l'origine de la séparation irréparable dans l'esprit humain du sacré et du profane, devenue la nature même de notre monde occidental, mais qui demeure inconnue partout ailleurs. Elle était déjà latente, il convient de le reconnaître, dans l'enseignement christique : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». L'Occident en a politiquement tiré les conséquences, développant du même coup sa schizophrénie particulière... dont elle contamina bientôt l'univers.

- Les souvenirs sont comme l'écho des choses mêmes ; ils révèlent en nous les restes de vibrations de ce qui fut et qui n'est plus.

- Toute l'Asie dans ce regard longtemps contemplé d'un homme d'âge moyen : intensité et indifférence...

- Lorsque, quelques semaines seulement après la mort de De Gaulle, André Malraux entreprend de préfacer, sous le titre *Les chênes qu'on abat*, une collection d'extraits qu'il a tirée, pour la circonstance, du second tome de ses *Antimémoires* (encore inédits et en cours de rédaction) et qu'il a consacrée à un entretien avec son grand homme après son départ du pouvoir, il s'étonne d'abord que l'on ne possède aucun dialogue écrit de ce qu'il appelle *un homme de l'histoire avec un grand artiste...* Alors que de tels dialogues ont pourtant historiquement eu lieu : Alexandre avec ses philosophes, Ibn Khaldoun avec le grand Tamerlan, Michel-Ange avec le pape Jules II, Voltaire avec Frédéric II de Prusse, Diderot avec la Grande Catherine de Russie, Goethe avec Napoléon... et bien d'autres aussi sans doute. Ce regret exprime de ce que Malraux veut ici nous suggérer mais qu'il ne nous dit pas : « Suivez-moi bien, en voici enfin un ! » Cet entretien a eu lieu, Malraux le précise lui-même, à la résidence du Général à Colombey-les-Deux-Églises, le jeudi 11 décem-

bre 1969, à égale distance d'environ un an entre son départ du pouvoir et sa mort. La séance en a duré de la fin de la matinée (il y aura un déjeuner pendant lequel l'entretien se poursuivra) jusqu'à *la nuit tombante*, est-il noté à la dernière ligne du récit. Mais des témoins dignes de foi affirment cependant qu'il est quinze heures au moment du départ de Malraux ; l'écrivain précise encore qu'en lui tendant la main, le général *regarde les premières étoiles...* à 15h de l'après-midi ! Jean Lacouture, qui a écrit une admirable biographie du Général et une non moins admirable de Malraux, s'interroge en historien sur cette distorsion des faits, mais répond en poète : « Il y a des gens qui voient les étoiles à midi : ce sont ceux-là qui, un 18 juin 1940, croient en quelque chose. » Ceci dit pour bien montrer que Malraux met en scène cet entretien bien réel, mais dans une perspective tout *imaginaire*, de façon à donner à tous les propos qui s'y tiennent une dimension quasi mythique, en tout cas hors du commun des rencontres humaines. *La nuit qui tombe* de la dernière ligne lui permet de proférer les derniers mots dramatiques de son livre : *la nuit qui ne connaît pas l'Histoire...* Nous voici en pleine vision mythique. Aussi, donc, en pleine création... Mais revenons encore à la préface, où Malraux regrettait qu'il n'y eût pas de dialogue littéraire entre un grand homme et un grand artiste... Il reconnaît toutefois qu'il y a eu des tentatives : « Victor Hugo ressuscite

pour nous ses conservations avec Louis-Philippe, mais qu'importe Louis-Philippe ? » Dans ce cas, c'est le grand homme, autrement dit, qui faisait défaut devant le grand artiste. À l'inverse, nous possédons certes des entretiens de Napoléon avec le maréchal Bertrand, mais *Bertrand n'était pas un écrivain...* ajoute péremptoirement Malraux, qui rejette donc du revers de la main ces tentatives somme toute louables mais plutôt velléitaires... faute d'un enjeu essentiel. Lui, cependant, fera de son entretien une fresque sans pareille, voici comment... Constatons d'entrée de jeu qu'il ne se transforme pas en journaliste, ni en reporter posant des questions à une vedette, ni même en sténographe d'un monologue. Il s'agit vraiment d'un entretien, d'un dialogue, où De Gaulle, par la plume de Malraux, lui pose autant de questions que Malraux lui en posera lui-même, chacun intervenant au gré de la spontanéité ou de la digression, allant jusqu'à couper parfois la parole à l'autre... Son art ne consistera pas seulement en finesses de conversation, mais en véritable description *dramatique* du cadre de l'entretien, qu'il intègre à son dessein de lui donner une dimension digne des interlocuteurs en présence. Ce cadre est réparti en trois volets, qui sont comme les chapitres du livre, chacun correspondant à l'espace de l'entretien : 1. le *cabinet* de travail où le Général reçoit d'abord son ancien ministre et compagnon 2. puis, la *salle à dîner* où a lieu

le déjeuner, sans doute avec des convives (dont un seul est à peine esquissé par son nom) que Malraux rend toutefois muets -- sauf Madame De Gaulle, qui intervient brièvement à deux reprises 3. dans le *salon*, enfin, où l'on s'installe pour le café traditionnel; ce sera étrangement le volet le plus étendu. Après quoi, Malraux quittera son héros, qu'il vient de voir pour la dernière fois... Tout autour de *la Boisserie*, Malraux signale à tout instant de son récit les grands espaces et la neige de saison... Sa technique principale est de mêler à celle de De Gaulle sa propre réflexion, si bien qu'il advient à maintes reprises que l'on ne sait plus, au milieu des tirets de dialogues, des parenthèses et des guillemets, lequel des deux a la parole... cette imprécision ajoute à l'entretien l'allure d'un long monologue, comme s'il était plutôt celui de Malraux lui-même et seul. Nous entendons alors non seulement les paroles que le Général dit en cet instant précis, mais des phrases ponctuées qu'il a dites jadis à son ministre... Si bien qu'aux nuances en clair-obscur de l'espace même de la conversation se dessine comme une imprécision temporelle des interventions. L'entretien garde son fond de réalité familière et quotidienne, je dirais même parfois de banalité, comme dans les détails des tableaux flamands que Malraux aimait tant : un chat saute sur le bureau; on est interrompu par un visiteur impromptu que l'on n'éconduit toutefois pas, l'arrivée sou-

daine des épreuves d'un livre que le Général doit corriger en vue d'une publication prochaine... Tout cela donne à la fresque sa teneur d'ombre, sa modulation improvisée... avec un art, qui est bien celui de l'écrivain, plutôt que celui de la vie. Et l'on assiste en direct à un véritable tournoi d'anecdotes et de citations... C'est ainsi que non seulement De Gaulle sera son interlocuteur (privilegié, somme toute), mais aussi d'autres grands de l'histoire, qu'il a déjà rencontrés : Trotski, Einstein, Nehru, Mao Tse Tung, le Shah d'Iran, Staline, John Kennedy, qu'il appelle brièvement à la barre pour témoigner tantôt d'une pensée, tantôt d'un événement... toujours de sa propre conception profonde et tragique qu'il se fait de l'histoire humaine. Les sujets abordés par De Gaulle sont aussi ceux que l'on retrouve comme une obsession dans l'œuvre de l'écrivain : la foi religieuse, la mort, l'avenir du monde et particulièrement de la France, mais aussi la peinture, la sculpture grecque, celle du Moyen âge, sujet emmêlé à celui des chats ou des difficultés de la langue française. Mais ces matières sont constamment prétextes à créer, par une incise, un mot ou une exclamation, une réverbération dans l'ordre des préoccupations philosophiques... Nous pouvons affirmer qu'au total, et à la lumière de ce considérable dialogue de *l'homme de l'histoire* et du *grand artiste*, c'est presque en artiste que De Gaulle concevait sa mission dans l'histoire de la

France; et c'est assurément en homme d'action que l'écrivain Malraux a conçu la sienne dans l'ombre du Général... Une longue collaboration, qui avait commencé par un entretien dans les bureaux du Général en décembre 1945, s'achève par un autre entretien transformé ici en un long duo lyrique de deux voix à l'unisson. Jamais n'aura été aussi juste l'assertion de La Bruyère : « Le grand capitaine va de pair avec le grand homme de lettres. » Seulement, ici, on ne sait plus lequel est l'un et lequel est l'autre... Peut-être se confondent-ils en un seul, tant l'un a, pendant près d'un quart de siècle, songé les visions de l'autre... En tout cas, dans le triptyque que Malraux en brosse pour nous, la plume et l'épée deviennent indiscernables ; peut-être sont-ils un seul et même instrument... de guerre et d'art à la fois.

- On apprend avec l'âge qu'il est ridicule de mentir, et tout autant, parfois, de dire certaines vérités.

- On dirait parfois que l'homme a été secrètement programmé pour aboutir à quelque chose : peut-être à sa propre perte...

- Rien ne représente mieux la vanité (le caractère vain) de l'univers que cette petite île inhabitée, inhabitable, au milieu du Golfe de Siam : elle est sans raison, sans liaison avec le reste du mon-

de qu'elle ignore ; elle ne demande qu'à se tenir à flot sur cette immensité perdue d'avance...

- L'indignation devant certaines ignominies contemporaines dénonce chez ceux qui la manifestent une méconnaissance pour le moins pitoyable de la condition humaine ; ne savons-nous pas depuis toujours ce dont l'homme est capable en additionnant tant de catastrophes à tant d'apocalypses ? Ce n'est pas l'indignation qu'il convient de montrer mais la pitié, ce que le bouddhisme appelle la *compassion*.

- Nul n'est moins *cartésien* que Descartes. Comment on en est venu à employer cet adjectif dans son sens péjoratif, c'est cela même que nous enseigne l'histoire de toute idée reçue, un peu trop répandue. Sait-on par exemple que son fameux *Discours de la méthode* est une véritable biographie de son esprit ? Il est en tout cas moins d'un philosophe que d'un penseur, d'un prophète que d'un sage : Descartes est le véritable successeur de Montaigne, l'esprit sans cesse en quête de lui-même plus que d'une vérité objective, qui se confond alors avec le plaisir de la découverte c'est-à-dire encore avec soi-même. Il ne cesse de prévenir que son cheminement (qui est le sens originel du mot de *méthode*) n'est pas prescriptif et ne doit sa validité qu'au fait même de *cheminer*. Rien, dans tout cela, que l'on n'entende dans

la raillerie de *cartésien*... La raison y est *bon sens*, non système. Rien que de raisonnable, nullement de rationaliste. C'est une indication si le *Discours* (dont on oublie qu'il est suivi de trois petits traités purement scientifiques *essayant* la méthode sur la dioptrique, les météores et la géométrie) paraît l'année même (1637) où se réfugient à Port-Royal les premiers *Messieurs*, dits aussi *solitaires*. Toute aventure de l'esprit est désormais affaire d'individu, non d'institution. C'est ce que nous enseigne l'apparition de Descartes dans l'histoire de l'esprit en Occident.

- Pour la première fois de ma vie, je fus à la chasse ce matin. Oh, pas la grande chasse... la petite aux lapins des garrigues de Mayenne avec Yves A. Nous en avons vu, nous les avons ratés ; et sommes rentrés, comme tous bons chasseurs, bredouilles... C'était la première fois de ma vie aussi que je tenais un fusil (un vrai) en mains. Mais cette assertion me rappelle une très vieille photo de moi (où est-elle à présent ?), à quatre ou cinq ans, tenant le vrai fusil d'un faux cousin, grand chasseur, que j'admirais pour cela, qui rentrait justement de ses chasses tout aussi bredouille que je le suis en ce moment, et qui pour se payer mon admiration et se laver de sa bredouillerie m'avait rapporté un écureuil sans vie, que l'on voyait à mes pieds sur cette photo... Il fallait bien toute l'amitié que je porte à Yves pour accepter

de porter aussi un fusil ; je n'ai jamais aimé les armes, qu'elles soient dirigées contre les bêtes ou contre ces grandes bêtes que sont les hommes.

- Le racisme commence lorsque l'on parle au pluriel, attribuant à des multitudes particulières des tares et des fautes qui sont le plus souvent latentes dans toute âme humaine singulière.

- La lecture quotidienne des gazettes donne à ceux qui s'y adonnent (c'est-à-dire la plupart) l'illusion, devenue obligatoire en nos temps, d'être, comme on dit, *au courant* – en fait, on ne sait rien du tout que d'accessoire et d'inessentiel.

- La vie siamoise, le matin avant dix heures, même dans une grande ville folle comme Bangkok : on dirait un film tourné en muet et au ralenti... Mais à dix heures précises, soudain, tout cela se met à s'animer... quoique jamais à s'agiter...

- L'or est bien la seule chose qui corrompt sans se corrompre lui-même – surtout quand on en fait un veau.

- Cette jeune Munichoise, à Kamala, qui joue à la folle... parce qu'elle est vraiment folle...

- Le monde, de toute éternité, était en puis-

sance dans le Rien absolu qu'était Dieu... (voir Maître Eckart et tous les mystiques rhénans, si l'on croit qu'il y a là quelque hérésie) ; il a tiré l'univers du chaos, qui était lui-même.

- Sur le lac de Tonlé, en pays khmer, le vaisseau, lentement, comme pour ne pas les éveiller, avance et circule entre les mangroves – ce mélange fabuleux de mer et de forêt : les arbres à fleur de flot composent sur cet étang muet et infini un enchevêtrement de formes qui n'existent nulle part ailleurs dans le monde connu.

- La volupté n'est nullement un fait de chair, mais un étirement de toute l'âme fatiguée, aspirée vers quelque repos à jamais inaccessible.

- Les grands moments de l'histoire d'une culture authentiquement créatrice, ce ne sont pas les ruptures, mais les *irruptions*.

- Nous vivons, nous nous agitons dans ce bourbier appelé *Histoire*, nous élevons des temples qui durent des millénaires, nous composons des chefs-d'œuvre qui enchantent un long temps... pour finalement, mourir, tous, et pourrir... Ç'aura du moins été un beau rêve de l'univers – mais pour qui donc ce songe ?

- Dans les buissons encore indistincts de la

nuit, des oiseaux déjà réclament l'aube...

- X est si bien droitier qu'il ne commet jamais de gaucheries...

- Jeanne d'Arc aurait pu dire (parmi les bons mots qu'elle a laissés, notamment dans les minutes de son procès) : « Vous ne m'avez pas crue : vous m'aurez rôtie... ».

- Le rapport que chacun a aux autres est le plus souvent conditionné par la perception qu'il a de soi, fausse ou véridique.

- Universels, Bach, Da Vinci ou Shakespeare ? Oui, quand d'office nous voulons bien croire et penser que la terre entière nous ressemble. Or, elle ne nous ressemble pas...

- ... des yeux pleins de tristesse, que démentait aussitôt un sourire fondant...

- *Jean Tétreau, moraliste impénitent.* La vie consiste à trouver à la vie une loi aussi rigoureuse que celle qui régit la chute des corps. Le moraliste est justement celui qui consent à livrer à l'écriture la voie de recherches multiples qu'il a effectuées en vue de repérer la formulation adéquate de cette loi, d'où la prédilection qu'il porte à la maxime dont l'exiguïté constitue une sorte

de champ clos où se tiennent et s'affrontent les forces de la vie et les forces de l'écriture, sans que jamais les unes ne l'emportent sur les autres. Si les armes de la vie, ou celles de la littérature devaient céder devant les armes adverses, ce serait aux risques et périls de l'œuvre et de l'équilibre qui en fait précisément une œuvre ; l'auteur ne serait plus alors, advenant la victoire de la vie, qu'un moralisateur, et advenant le triomphe des lettres, qu'un littérateur. Aussi bien cette dualité chez le vrai moraliste le fait-elle tout à la fois se récuser devant l'appréhension d'un monde dont il sait que le secret toujours lui échappera, et lui fait-elle tenir la littérature pour une joute bien vaine devant le poids ardent de la vie. Cette alternance ne va jamais chez lui sans une certaine qualité de l'esprit, qu'il trouve assez bien d'ailleurs dans les mille jeux du paradoxe et de l'humour, ces deux visages du scepticisme et de l'intelligence. De toutes les littératures, la française excelle dans cette entreprise ; la sorte d'intimité qu'elle a su établir à travers les œuvres de La Rochefoucauld, de Pascal, de La Bruyère, de Chamfort et de tant d'autres, faisait dire à Nietzsche qu'elle constituait la musique de chambre de la littérature européenne. Jean Tétreau sur ce point est peut-être de tous nos écrivains (précisons plutôt : de tous nos essayistes) le plus fidèle à cette fort honorable tradition. Déjouant les systèmes, il réussit à créer un nouveau cogito qui n'a rien de cartésien et tien-

drait tout entier dans la rencontre de ceux deux phrases : « La vie est un mouvement organique entraînant une partie de plus en plus grande de la nature vers un degré maximum de sensibilité et de conscience » ; « La substance [...] est la forme supérieure de la nature. Elle concilie tous les systèmes. Elle permet l'affirmation de l'identité des contraires. Elle absorbe tout, jusqu'au principe de contradiction. » D'où la résultante morale de cette prémisse : « En considérant deux attitudes contraires quoique également morales, dont l'une consiste dans le désir de la possession des choses et l'autre dans la volonté de s'en détacher, on se rapproche de l'essence même du bien. [...] Tout ce qui diminue l'homme est de l'essence du mal. » Qui a jamais dit cela ici dans une telle prose ?

- ...il ne reste plus qu'à se livrer tout entier à la sagesse (*sophia*)...

- D'un côté, certains se font un point d'honneur de ne rien entendre à l'informatique ; de l'autre, obnubilés par le gadget, certains autres passent des heures à vous entretenir jusqu'à l'ivresse de la jouissance que leur procure la découverte de la manœuvre qui leur permettra de mettre un accent sur une majuscule... Des deux côtés, on est dans l'accessoire... N'y aura-t-il jamais moyen, grands dieux ! que l'homme se haus-

se enfin à la hauteur de ses propres découvertes et sache s'inventer une mesure entre la vanité et la désinvolture ?

- Voilà deux romanciers (Sportes et Perez-Reverte) que je surprends à faire se boutonner (ou déboutonner) une soutane de jésuite ; or les jésuites ne portent pas de soutane à boutons : celle-ci est fermée en croisée par une forte ceinture d'étoffe. On prétend même, dans l'arsenal des blagues de l'anti-jésuitisme, que si leur soutane avait comporté des boutons, ceux-ci n'auraient eu de cesse d'éclater, tant la suffisance de ces pères était grande...

- Dès qu'une idée qui vous est chère a dépassé un certain seuil d'adhérents, changez-en aussitôt pour être sûr de demeurer sur le chemin non pas de *la vérité*, mais d'une *vérité acceptable*.

- *Du fictif à la fiction*. Lorsque parut *Sidoine ou la dernière fête*, je fus appelé à faire à cette occasion un petit entretien-conférence devant l'aréopage de mon *Alma Mater* de Poitiers, le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale. Le sujet y convenait mieux à vrai dire que celui des deux volets précédents de mon *Triptyque des temps perdus*, Sidoine Apollinaire étant après tout un personnage bien connu des médiévistes, source à peu près unique de l'historiographie du

5^e siècle qui vit s'achever l'Empire et s'inaugurer cette lente époque conduisant au Moyen âge proprement dit. Hypatie ou Jérôme, encore plutôt tournés vers l'Antiquité, y eussent assurément juré, tandis que Sidoine se trouvait là en quelque sorte chez lui. Pour ma part, je me sentais en tout cas résolument chez moi. Mais ce passage inopiné et bref n'était encore qu'un prétexte, la raison de l'invitation qui m'avait été faite étant surtout la curiosité où l'on se trouvait depuis un certain temps au C.E.S.C.M. de voir ce qu'avait pu devenir un ancien de l'illustre maison qui donnait désormais dans le roman. La réponse n'est hélas pas venue de moi, plutôt soucieux de conserver ma figure *scientifique*, mais de mon vieux maître Pierre Bec, qui avait dirigé mes recherches de doctorat il y avait plus d'un quart de siècle et m'avait fait l'honneur de se trouver dans l'assistance. Dans le petit laïus qu'il improvisa, selon la coutume, pour me remercier de ma conférence, il eut ces mots qui m'ont hanté dans les jours qui suivirent : « Il m'a toujours semblé qu'il existait deux catégories de chercheurs : ceux qui cherchent quelque chose et qui parfois par bonheur le trouvent; il y a aussi ceux qui se cherchent et finissent par écrire des livres comme votre Sidoine. » Pierre Bec devait après tout savoir de quoi il parlait, lui-même excellent poète de cette langue occitane qu'il enseignait avec une compétence et une ferveur indiscutables, et romancier aussi de-

puis sa retraite. Ces paroles non seulement me hantèrent quelque temps, elles me troublèrent et me troublent encore jusqu'à ce jour. Étais-je donc devenu un chercheur égaré ? Étais-je même encore ce qu'on appelle un *chercheur* ? La science que l'on m'avait inculquée et qui continuait toujours de m'apprendre quelque chose pouvait-elle n'être devenue pour moi qu'un prétexte à une autre entreprise ? Je fus saisi d'un frisson qui me dure encore et que j'exorcise en quelque sorte en rédigeant ces pages. Il n'y a rien comme une histoire de cas pour connaître ce dont on est atteint. Tout cela avait précisément commencé à Poitiers même du temps où j'y étudiais avec passion, faut-il le dire, tout ce qu'il importe de savoir pour devenir médiéviste. Je passai deux années ardentes et pleines à m'initier à toutes les sciences dites auxiliaires de ma matière principale, qui était la philologie romane : archéologie, paléographie, diplomatie, histoire de l'art, islamologie (où j'ai failli un moment bifurquer d'ailleurs), musicologie, codicologie, patristique, histoire des sciences, histoire tout court, que sais-je encore... Des jours entiers de dix, douze heures à consulter dans l'impassible bibliothèque du Centre des revues spécialisées, des livres rares, des fichiers infinis, des documents qu'on ne trouverait jamais que là, des sommes de connaissances diverses dont on s'enivrait sans jamais s'assouvir. De ces temps bienheureux je ne regrette qu'une chose : de n'avoir

pas eu d'heures de reste pour m'occuper de mes deux filles, qui grimpaient sur mes genoux quand je consultais un dictionnaire de filigranes ou d'armoiries, ou quand je rédigeais ma thèse. À cause d'elles précisément il fallait faire vite et rentrer au pays afin de les nourrir. Je me console toutefois en me disant que le soir en les bordant je leur racontais en trop bref quelque histoire... du Moyen âge, extraite de *la Chanson de Roland* ou d'un roman de Chrétien de Troyes. Elles nageaient dans les vieux temps, alors qu'elles auraient dû baigner dans leur splendide enfance. Toujours est-il qu'au milieu de ces savoirs radieux, il y avait surtout ces entretiens sans fin et quasi quotidiens avec mes camarades, chacun pérorant sur sa matière au profit de tous les autres ; ils venaient de Pologne, des Pays-Bas, du Brésil, d'Allemagne, de Hongrie, de Yougoslavie, d'Irlande et jusque de Nouvelle-Zélande, voire du Québec (nous étions deux : l'autre deviendrait une autorité mondiale en matière d'hagiographie). Trois, en vérité, si l'on compte aussi Michel D. qui poursuivait à Lyon des études de théologie et traversait fréquemment la France dans sa largeur pour venir à Poitiers s'entretenir et boustifaller avec nous. Il logeait habituellement chez moi et partageait notre vie de famille ; c'est dire que ces conversations n'étaient pas loin d'atteindre la durée totale du jour ! Et parfois, de la nuit. Il préparait alors son mémoire sur un Père de

l'Église orientale du 5^e siècle, Synésios de Cyrène, un peu à l'écart de nos spécialités poitevines qui couvraient plutôt, selon la vocation du Centre, l'époque dite romane, du 9^e au 12^e siècle, en gros de Charlemagne à Philippe Auguste. Mais rien ne nous était étranger, on pense bien ! Nous l'écoutâmes. Un jour (ou une nuit), il nous entretenait sur l'éblouissant milieu intellectuel d'Alexandrie où avait vécu ce jeune Grec de la Pentapole, sympathique aux chrétiens au point de devenir malgré lui, avant même d'avoir reçu le baptême, évêque de sa Cyrénaïque natale. Une phrase, pour moi, se détachera toujours, dans ma mémoire, de ces enseignements à bâtons rompus ; j'entends encore Michel la prononcer avec lenteur sur l'extraordinaire ton didactique dont il était doué : « Synésios avait été dans sa jeunesse le disciple d'Hypatie, unique femme philosophe et mathématicienne connue de l'Antiquité, célèbre en Alexandrie et dans tout l'Orient pour sa très grande beauté autant que pour sa science ; partisane des dieux anciens, elle mourut martyre, lapidée par des moines des divers déserts d'Égypte. » J'ai regretté sous le choc de cette révélation de ne m'être pas fait helléniste plutôt que médiéviste ! Mais je ne sus pas alors que c'était pour moi le commencement d'une grande aventure. Dès le lendemain matin, après le départ de notre ami pour Lyon, je fus courir tous les fichiers de la ville au titre-matière d'Hypatie. J'engloutis en

quelques jours toutes les encyclopédies des bibliothèques du Poitou jusqu'à l'abbaye de Ligugé, trouvant parfois une rubrique qui renvoyait à une autre. Et de l'une à l'autre, je me composai une maigre bibliographie dont je plaçai les références dans une chemise avec la mention : « à consulter plus tard. » J'étais en effet à quelques semaines de ma soutenance de thèse, qu'il fallait préparer, et à quelques jours des temps qui allaient ébranler le monde universitaire, les fameux Événements de Mai 68. Ce fut au cœur de ces grandes confusions que je soutins ma thèse, presque à la dérobée, tout à l'écart du monde troublé, dans la paisible enceinte du Centre d'études supérieures de civilisation médiévale. J'avais bien d'autres soucis que de repenser à Hypatie, tel celui de savoir si le port du Havre, fermé en raison des circonstances, allait être rouvert à temps pour notre départ prévu pour dans trois jours. Tout fut calmé comme par enchantement ; je rentrai au pays avec famille et bagages, ceux-ci composés surtout de livres et de force dossiers de notes diverses, parmi lesquelles de pauvres notices sur une certaine philosophe alexandrine. Ces notes restèrent à dormir dans leur carton pendant deux ou trois ans, le temps de m'établir dans mon poste de l'Université Laval et d'entreprendre, avec tout ce que cela suppose d'attentions et de veilles, une « carrière ». Ce n'est ensuite qu'en préparant mes bagages pour un nouveau départ en France, cette fois comme pro-

fesseur invité à Caen, que je réveillai la belle endormie et emportai à tout hasard sa chemise avec moi. Il me fallait bien finir quelque jour par savoir qui elle était. De Caen, et cette fois dans les grands centres de documentation de Paris, je me remis en quête de ce beau fantôme. Sans toujours beaucoup de succès d'ailleurs. Je mis enfin la main, à la bibliothèque des dominicains de la Glacière, sur la correspondance de Synésios avec Hypatie, quelques lettres sans contrepartie, en grec comme l'on pense bien ! Et sans traduction. Mes années de grec classique étaient plutôt lointaines ; il fallait m'y remettre. J'eus plus de temps à moi dans ma oisive chaire de Caen qu'à Québec. Une seule sacrée référence me manquait toujours ; je ne la trouvais toujours pas dans les bibliothèques de France et de Navarre : c'était l'unique récit du martyre d'Hypatie composé trois siècles après le fait par un certain Socrate le Scoliaſte à Byzance, en grec évidemment. Je trouverai l'unique édition qui en a été faite au 17^e siècle trois ans plus tard dans la bibliothèque municipale... de Montréal. Comme quoi on peut ne pas sortir de chez soi et tout apprendre à domicile. Pendant ce temps j'avais dépouillé, à temps perdu, tout ce qu'il était possible d'explorer pour rechercher une belle inconnue qui se dérobait toujours. Mais je ne savais toujours pas ce que j'allais pouvoir faire de ces notes : compilées, elles suffiraient à peine à composer une notice nécro-

logique pour la presse courante. Une communication savante en quelque colloque ? Il n'en était pas question ; je n'avais pas les titres d'un helléniste ; aucun congrès d'études anciennes ne m'aurait pris au sérieux. Un livre de vulgarisation ? J'avais la vulgarité en horreur. Et puis, ma chemise de notes s'était certes augmentée de quelques pages, mais de là à en composer un ouvrage, même minuscule, même une brochure ! Un seul désir me tenaillait, m'était certain : il fallait faire quelque chose, mais quoi ? Sinon, je n'aurais pas pendant ces années consacré à un mirage de fantôme les heures précieuses de recherches que je dérobaï en cachette à mon cher Moyen âge. Ce fut tout de même ce cher Moyen âge qui me mit sur une piste. Tout médiéviste se trouve placé un jour ou l'autre devant la monumentale somme des *Acta Sanctorum* que les jésuites de Belgique ont entrepris d'éditer sous la direction du père Bolland au 17^e siècle, et pour cela appelés *bollandistes*. Il s'agit d'une énorme compilation de tous les récits relatifs aux vies des saints composés aux époques anciennes, avec manuscrits dans les langues les plus diverses, et tout l'appareil *scientifique*. Rien de nécessairement très édifiant pour autant. Mais tout propos est bon pour y aboutir : une référence sur un saint obscur du Moyen âge, un cours sur la *Légende dorée* de Voragine, une pure curiosité à satisfaire. Les volumes de ces *Acta*, publiés sur trois siècles, sont accompagnés,

pour l'époque récente, d'une revue où sont discutés par les bollandistes et spécialistes laïques tous les problèmes afférents aux manuscrits, aux énigmes, aux questions historiques qui touchent en divers points les textes proprement dits des *Acta*. Un jour, à l'occasion d'une recension que je devais faire d'une édition critique récente d'une *Vie de sainte Catherine d'Alexandrie* en ancien poitevin, je suis appelé à consulter la revue des célèbres pères. Je tombe sur un article du début du siècle discutant de la tradition manuscrite de toutes les *vitae* consacrées à cette illustre sainte. Il en ressort que son existence est fort problématique (sa fête a d'ailleurs été à tout jamais retirée du calendrier liturgique en 1969 par Paul VI sur la foi des rapports des bollandistes précisément) ; et l'auteur de l'article de se demander en forme de simple hypothèse si tout simplement cette sainte, patronne des philosophes depuis des siècles, ne serait pas le produit d'une « christianisation » progressive, au cours du temps, d'un modèle historique qui serait nul autre que celui du personnage d'une certaine Hypatie, philosophe comme elle, célèbre pour sa beauté comme elle, martyrisée comme elle, ayant vécu à la même époque et dans la même ville que la présumée Catherine. Je tenais mon fantôme ; il ne me restait plus qu'à l'étreindre. J'avais entre-temps pris de la bouteille, mais je ne buvais guère... Seule m'enivrait l'aventure de la recherche sans fin, presque sans

but, pour elle-même, comme il m'apparaissait qu'elle devait l'être. Ma découverte aussi soudaine qu'inattendue d'une simple hypothèse énoncée presque en aparté en fin d'article par un bollandiste m'avait mis en illumination. J'avais pourtant déjà affirmé à satiété, à qui m'interrogeait sur le sujet, que je ne me sentais aucun goût pour la fiction, que j'avais assez de vivre par celle des autres, par profession. Je m'estimais « créateur », certes, mais par procuration des auteurs que j'étudiais. Je n'aurais jamais su par moi-même composer une « histoire ». Cette fois, c'était une « histoire » qui me composait, et d'un seul coup. Je n'avais plus qu'à rassembler les morceaux, comme d'un immense puzzle. Je ne me suis pas mis de suite à la tâche ; j'avais trop à faire au-dehors : cours, conférences, enseignements à l'étranger, communications de colloque ou de congrès, livres de commande, combat politique aussi... Et puis il fallait laisser décanter. Mais tous les jours, il me venait des étincelles qui illuminaient pour un bref instant quelque trou noir de l'histoire telle qu'elle avait pu ou dû se passer. Les lettres d'Hypatie à Synésios manquaient : on pouvait les deviner. Le processus de « christianisation » de la légende demeurerait invisible : il suffisait de l'incarner. Il serait trop simple, et pour tout dire sans « drame » réel, d'imaginer les chrétiens s'emparant de leur victime pour en faire une sainte de leur Église : il importait de nouer le drame en

montrant que ce processus fut le fruit d'un complot visant à la vengeance des païens, le « poison » devant être inoculé de l'intérieur même du parti chrétien – mais comment ? Toutes solutions qui me vinrent non d'un seul tenant, mais peu à peu, comme les grains d'un sablier. Je m'enquis par les livres de tout ce qu'il était possible de connaître sur cette époque de la fin du 4^e et du début du 5^e siècle – Hypatie est morte en mars 415, Synésios l'année précédente. Je passai des nuits sur des cartes de l'Alexandrie du temps, reconstituée par des archéologues. Je n'avais jamais vu cette ville. Tant pis ! je ne la verrai pas. Je vis mieux : ce que me faisait voir mon esprit vagabond devant un plan muet. Et c'est ainsi que subrepticement, à travers mille vicissitudes, s'imposait tantôt une phrase, tantôt toute une phase du drame, que j'aboutissais à ce qui précédait. Cela mit des années, va sans dire ; certaines furent fastes, d'autres un peu moins. Si bien qu'un jour (c'était, je m'en souviens, la veille de la mort de Marguerite Yourcenar) un livre fut fait. Mais lui aussi m'avait fait ; je compris mieux ce que voulait dire Montaigne. Je compris surtout que l'histoire des savants était une histoire comme une autre, c'est-à-dire qu'elle était d'abord un récit, et que tout récit avait son récitant, son aède, son rhapsode, son jongleur, son scalde, son poète. Et que je n'étais pas moins narrateur sous ma casquette de savant en parlant à mes étudiants de la vie de Villon ou de celle de

Rutebeuf qu'en recomposant par l'imagination la vie de ma philosophe mathématicienne. L'imagination mathématique, voilà désormais mon fait, comme dit encore Montaigne. Qui me dira jamais désormais ce qui sépare la fable du réel ? Qui me dira jamais de quoi est réellement fait ce réel ? Parallèlement, mes expériences *scientifiques* d'alors me confirmaient graduellement dans ma nouvelle relation d'incertitude avec l'accumulation et la transmission du savoir. Pendant des années, en effet, autant par certain plaisir que me procuraient les connaissances acquises que par honnête « conscience professionnelle » d'enseignant, je m'étais astreint à consacrer un nombre d'heures fixe par semaine à la lecture quasi systématique, en cabinet de bibliothèque, de tout qui se publiait de périodiques savants dans ma matière et ses « sciences auxiliaires » : revues de philologie et de littérature romane d'abord, puis d'histoire, de philosophie médiévale ou de littératures comparées, enfin de ces méthodes critiques dites alors « nouvelles » où les textes du Moyen âge servaient parfois d'appoint. En sus : les actes des divers colloques ou congrès. Et cela, sans compter les ouvrages *in-quarto* et *in-octavo* qui paraissaient alors et paraissent encore à débit diluvien. Ces heures, on pense bien, pouvaient s'accumuler le plus souvent hebdomadairement jusqu'à former des jours entiers : rien, je crois bien, ne m'échappa en ces temps-là de ce qui se fabri-

quait au fur et à mesure dans le champ d'études que je m'étais confié à moi-même, tant par choix que par goût. Puis, je me rendis compte peu à peu que la presque totalité de ce qui m'était conté représentait bien peu d'intérêt pour ce que je savais déjà : des scoliastes discutillaient à en perdre l'esprit sur des vétilles assez vaines, s'intercitaient par complicité professionnelle, ou s'ignoraient par inimitié ou par sectarisme. J'entendis mieux ce que révélait déjà le penseur allemand Georg Simmel au siècle dernier : « [...] je constate une inquiétante fécondité, au sein de l'intellectualité scientifique, dont les produits, tant intrinsèquement que du point de vue d'une efficacité ultérieure, sont cependant stériles. » (*La tragédie de la culture*, p. 207). On allait jusqu'à tronquer la citation de l'original d'un texte pour parvenir à démontrer n'importe quoi sans importance. Une amie, chargée de la révision des manuscrits dans une grande maison européenne d'éditions universitaires, me confiait que, tous domaines confondus des sciences et des humanités, on ne pouvait imaginer le nombre de citations tout simplement fausses que l'on peut débusquer dans la somme annuelle de la production savante. Elle en savait quelque chose puisqu'elle était tenue de vérifier chaque note de référence. Son expérience recouvrait hélas ! la mienne. Et je ne parle pas des démonstrations éculées, des semi-vérités vaines, des insanités loufoques, voire des absurdités fla-

grantes. Et tout ce tintamarre écrit dans un style il faut voir comment ! Je ne voyais plus guère de nette différence entre les lumières de la science et le journalisme (on sait par ailleurs ce que je pense de celui-ci). Je commençai sérieusement à m'ennuyer. Je ne crois pas être de nature ce qu'on appelle un esprit sceptique : je sais mettre le doute où il doit être. Mais quand on se découvre absurdement berné par les illusions frauduleuses du savoir, on se terre et on se tait. Il m'apparut alors comme une révélation douloureuse que le monde entier de l'érudition pouvait baigner dans le faux, dans le fictif. Je ne m'excluais pas de ce drôle d'univers ; j'en étais en fait un complice résolu. Des édifices complets de certitudes péremptoires reposaient le plus souvent sur de vieilles hypothèses jamais revérifiées, des poncifs allaient s'accumulant sur des tas de lieux communs pour former des ruines de pléonasmes, véritables monuments élevés à la gloire de la banalité, voire de la trivialité. Heureusement, de temps à autre, tout de même, un livre, un article, une phrase à l'honneur de l'esprit. Je remercie Paul Zumthor d'avoir été l'auteur du magistral *Essai de poétique médiévale* et aussi le fondateur de l'*Académie québécoise de Pataphysique*. Il n'y a pas de sérieux en dehors de cette dialectique. Je trouvai que le supposé réel des temps historiques était marqué par la même tare que l'univers de la « science » chez mes contemporains : des trous noirs partout, des la-

cunes, quelques vanités. Et ce fut la fiction qui me racheta du fictif. Si celui-ci est une illusion qui ne se connaît pas, ne veut pas se connaître et par conséquent s'obstine dans l'inconscience, la fiction du moins est une illusion qui se sait illusoire et de ce fait trompe moins. La conscience ajoutée à n'importe quoi sauve tout ; elle est le seul miracle de l'univers, comme le proclamait Gurvitch. C'est à elle que je m'éveillai, vers ce même temps (il était temps !), alors que la temporalité historique d'Hypatie prenait peu à peu la forme de la connaissance par l'imaginé. Là où la documentation manque, les grands songes suppléent. En fait, chaque phase du drame, presque chaque vocable étaient un carrefour où il fallait choisir; c'était la tâche de l'imaginaire. La moindre bifurcation mal engagée risquait de me perdre. Et je remarquai peu à peu la supériorité de l'imaginaire sur le savoir en cela qu'il conduisait imperceptiblement à la *connaissance affective*. Un savoir qui ne transforme pas le savant ne sait rien. La fiction, j'en suis assuré maintenant, est une modalité de la connaissance, la plus périlleuse peut-être, mais la plus satisfaisante, la plus totale, la plus proche en tout cas de ce que l'on veut que soit la vérité... L'aventure intérieure qui fut la mienne dans ces années-là, accablante souvent en raison de la double contrainte où elle me plaçait devant mes tâches « savantes », allait bientôt transformer jusqu'à celles-ci. Non point que je

conçusse désormais l'enseignement comme une forme supérieure de l'imaginaire, mais qu'il fallait apprendre aussi à ceux dont j'avais la charge, et à même l'apprentissage du savoir, à distinguer les limites du savoir et les vertus de la vision créatrice. Cela ne les transformait pas du coup en créateurs, mais les initiait un tant soit peu à l'intelligence capitale de soi et du monde. On ne lit pas différemment l'univers que l'on lit un texte. Non plus que dans le savoir proprement dit on ne peut dire n'importe quoi, dans l'imaginé on ne peut imaginer n'importe quoi. Apprendre, c'est toujours apprendre les limites, fussent-elles infinies. Loin de moi les grimaces de l'éclatement par créativité. L'ascèse plutôt que l'orgie ! Je gardais toujours quelque chose de ma sévère formation de philologue. Dans le temps même où se parachevait à petits traits mon histoire d'Hypatie, j'apercevais de proche en proche la figure de Jérôme ; elle avait été mise sur mon chemin par l'abondante documentation qui m'avait été nécessaire pour mettre en images le siècle où allait s'écrouler l'Empire. De la fin d'Hypatie j'étais conduit devant la fin de Rome. Puis j'y fus tout à fait en découvrant, par élargissements successifs de mes lectures, le personnage de Sidoine. C'est alors que j'entrevis le tournoiement de ces trois destins dans le carrousel de l'immense kaléidoscope de la vie, et dont le prisme des multiples miroirs était formé par le destin achevé et décli-

nant de l'Empire. J'étais du moins confirmé dans la certitude qu'il n'y avait que le récit de l'histoire, avec ses élisions, ses réticences et ses lacunes, et par cela même qu'il est lui-même élision, réticence et lacune, pour nous apprendre de grandes choses essentielles, pourvu que l'on ait la faculté de lire aussi dans le vide. La fiction ne peut avantageusement se glisser que dans les interstices du fictif. Léonard de Vinci apprenait l'art de la fresque à ses disciples en leur montrant d'abord à utiliser les bavures et les aspérités du mur sur lequel ils s'apprêtaient à construire un sujet. Ce sujet devait en quelque sorte leur être imposé par les imperfections de la surface. Je ne connais pas de plus belle leçon pour apprendre à connaître. Y a-t-il une autre façon, en réalité, de construire le récit d'un rêve éveillé ? L'histoire (ou ce que l'on suppose avoir été le réel historique) a toujours été, depuis Homère, en passant par Shakespeare ou Flaubert, la matrice essentielle pourvoyeuse de récits imaginaires. Elle seule en tout cas était à même, à travers les circonstances qui m'avaient fait tel que j'étais, de pouvoir correctement conjuguer ma « formation professionnelle », toute tournée vers les temps passés, et ma lente mutation en suppôt avoué de la fiction. Et je peux dire qu'elle m'a pleinement satisfait. Je n'imagine pas, je n'imagine plus que l'on puisse raconter ou écrire des histoires autrement qu'à travers cette épaisseur temporelle, que l'événement narré soit plus

ou moins proche ou lointain. Le présent n'attend jamais bien longtemps pour se transfigurer splendidement en passé. Hier est déjà de l'histoire. Cette incursion par effraction d'un médiéviste dans le monde de l'Antiquité n'a pas fait pour autant de lui un helléniste ou un latiniste. Je dirais même que cette aventure a considérablement renforcé les liens qui m'attachaient au Moyen âge de mes recherches « savantes ». Désormais je verse mes fiches et mes notules dans des cartons d'où pourrait bien à tout moment surgir quelque *merveille*, comme on dit en ancien français. J'en ai presque oublié l'imperceptible et terrifiante frontière qui séparait jadis pour moi le fictif de la fiction. Chose plus certaine encore, s'il se peut : depuis lors, je n'ai pas cessé de croire, de toute ma connaissance vive, en ce qui semble ne pas exister...

- On n'a jamais qu'un vieil allié : le temps. Et qu'un vieil ennemi : le temps aussi...

- Il est vrai que X est *tout à tous*, comme on dit – à la condition qu'il puisse être aussi un peu à lui-même ; ainsi a-t-il horreur qu'on le dérange au téléphone, ou à la porte sans prévenir. Il faut se posséder puissamment pour pouvoir s'abolir dans une certaine attention aux autres.

- Rencontré à Göttingen un universitaire

allemand, géographe spécialiste... de la Beauce québécoise ! Il connaissait, mieux peut-être qu'un notaire de Sainte-Marie ou de Saint-Georges, l'histoire du cadastre beauceron depuis les époques de la Nouvelle-France... Ah, la discipline scientifique allemande ! Faut dire que ça peut toujours servir... en temps de paix comme en temps de guerre.

- Les miroirs ne pensent pas, ils n'en réfléchissent pas moins...

- Chez certains peuples, ce que l'on croirait être des sentiments ne sont pas le fruit d'une qualité de chacun des individus, mais de véritables comportements sociaux...

- Drôle d'époque, qui loue toutes les *différences*, sauf celle de l'*indifférence*...

- Il faut avoir une santé morale bien précaire pour accepter le monde tel qu'il est, et plus précaire encore pour désirer le changer en ce que l'on croit qu'il devrait être.

- X. trouvait dans les mots de quoi dissimuler sa pensée.

- Malher : sa phrase musicale en forme d'interrogation, toujours. Il s'apprête sans cesse à

répondre mais se tait – c'est son mystère. C'est Wittgenstein en musique.

• *L'oreille fourchue – ex carnet du sourd* (suite).
Dominique Noguez a inventé cette expression sur le modèle de *langue fourchue* pour désigner le phénomène d'audition dont il est question ici ; ce n'est pas à proprement parler de la surdité, mais une audition qui *fourche*... Leiling, prise de nostalgie, m'avoue qu'elle s'ennuie du *climat et de la mer* ; je comprends du *cinéma et de la mer* : je ne voyais pas le rapport, évidemment. Gaétan parle d'*Orphée aux Enfers*, j'entends *orthodontaire*... Le même me dit qu'un tel mange du prochain : je n'y voyais pas d'objection, j'entendais *du brochet*... Alain cherche un nouveau boulot, je lui demande : « *Quel nouveau vidéo ?* » et sur la même lancée me parle d'un vidéo que je pourrais voir en cassette ; j'ai cru bien sûr qu'il fallait le voir *en cachette*... Ce qui est amusant en l'espèce, c'est que ledit Alain n'est pas moins sourdingue que moi... En visite en Australie, X. veut en rapporter un *tango*... c'est un *kangourou* en vérité qu'il voulait dire... Christine m'entretient des *sonates de Bach*, que je prends pour des *squelettes de barques*... Johanne est en période de *gros stress* : je crois qu'elle est enceinte... Maman (un peu sourdingue elle aussi) prétend que je n'entends que ce que je veux bien. Possible, après tout ! C'est l'avantage des malentendants sur les

malentendus... Je souhaite bon appétit à Joseph qui me dit qu'il s'en va nager... Claude me parle de l'instigateur, j'entends *les petits gâteaux*... et quand le même me dit qu'il s'en va se cultiver, je crois qu'il va se suicider.

- Qu'y a-t-il donc de si glorieux pour quiconque à tenir pour le fin du fin certains attributs de sa personne du seul fait que l'on soit né sur telle ou telle infime parcelle de la planète ? Cela, c'est le hasard (insignifiant) de la naissance, et rien d'autre. Il n'y a pas de quoi se rengorger. Certains ne cessent d'importuner leurs interlocuteurs *avec ce qui se fait ou se voit chez nous*, ne font rien d'autre en réalité que révéler leur vide intérieur... ou plus encore : l'absence d'enracinement réel. Ce n'est pas être enraciné, en effet, que de constamment exhiber ses racines. L'arbre les cache pour mieux élever sa tête vers le ciel. Les oublier mais vivre d'elles. J'ai remarqué ce *défaut d'être* surtout chez les nations les moins assises. J'ai cessé pour ma part de fréquenter les assemblées de palabres francophones le jour où lors d'une conversation de congressistes tournant sur les grandes cuisines du monde, un ressortissant d'une île perdue vint mettre son grand nez dans nos débats pour nous assommer : « Je vais vous dire, moi, quelle est la plus grande cuisine du monde : c'est celle de... » (et puis venait évidemment le nom de son île perdue, que par respect je ne nommerai pas). *The*

biggest in the world naît aussi, chez qui l'on sait, de ce sentiment d'infériorité mal maîtrisé.

- *Livre et libre* ont la même racine (sans commentaire).

- Les hommes ont toujours, en tout temps, en tous lieux, cherché, recherché et trouvé des prétextes à s'affronter, que ce soit pour l'établissement des territoires et des frontières, les nuances des diverses théologies ou celles des philosophies – mais c'est dans l'hébétude généralisée de la bêtise, par médias interposés, que l'homme livrera son ultime combat contre lui-même et mettra enfin fin à sa triste carrière pour rien.

- La Roue de la Loi de la Vie, qu'elle s'arrête ou se mette en marche, c'est tout un.

- La nature profonde que la vie m'a donnée m'a toujours porté plus à admirer qu'à blâmer, ou à dénigrer. Voilà pour pourquoi je trouve sans cesse que tout est bien. J'ai cependant, comme pour contrebalancer cette nature, la rancune facile et n'oublie pas de sitôt une vacherie qu'on a pu me faire.

- À n'en pas douter, les hommes font toujours des guerres pour de justes causes ; le problème, c'est que c'est la guerre elle-même qui n'est pas

juste.

- La chute du mur de Berlin, qui est la faillite même du communisme, nous enseigne quelque chose sur l'esprit humain et la constitution que cet esprit réalise dans la matière et dans l'organisation de l'homme en société : à savoir que la hiérarchie est une donnée fondamentale de la nature elle-même, que l'on aime ça ou pas. Même la démocratie, que nous avons paraît-il inventée, n'est qu'une illusion sur la solide hiérarchie de la société qui en résulte : le vote donne l'impression de participer à tout, en fait on ne participe à rien... si ce n'est aux élections. Le pouvoir est par essence hiérarchisé, en ce sens qu'il ne saurait y avoir deux pouvoirs (notre société occidentale, déchirée pendant tout le Moyen âge entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel, a payé cher pour l'apprendre...). Que l'on n'aime pas du tout ce qui est pouvoir, ça c'est autre chose...

- *Anvers*. Le plus extraordinaire des monuments de cette ville (qui ne manque déjà pas de beautés !), n'est ni sa cathédrale (superbe, avec ses Rubens), ni sa grande place (une des plus mignonnes d'Europe), ni sa vue d'ensemble de l'autre côté de l'Escaut (dont les représentations sont célèbres dès les époques les plus hautes), c'est sa gare centrale... de la fin du siècle dernier. Assurément, sans pareille, sans équivalent

dans le reste de l'Europe et du monde. Elle est si près de la grande architecture du Moyen âge flamand que les habitants lui donnent le nom de *Spoorwegkathedraal* : la cathédrale des chemins de fer – c'est tout dire ! De quelque côté qu'on la contemple, on y voit à la fois la fonction et la grandeur, comme seuls les Flamands, pratiques et rêveurs du réel, semblent en mesure d'allier ainsi la terre et le ciel. On a presque envie de se mettre à genoux quand on pénètre dans cette gare... On s'attendrait à tout moment, en tout cas, à y voir se déployer une liturgie...

- Il y a ce que j'appelle *les trois merveilles de France*, que je ne manque jamais de me procurer chaque fois que j'y passe : 1) les cure-dents en plume d'oie 2) les brosses à dents *Elgydium* en soie de sanglier 3) les ersatz de sucre *Sun Suc* dans un boîtier minuscule : 1 500 cachets gros comme des têtes d'épingle, l'équivalent de plusieurs kilos de sucre, que l'on transporte avec soi pendant longtemps avant de les avoir épuisés, parfois plus de deux ans. J'aime bien ces petites domesticités de qualité qui rendent le quotidien agréable et pratique.

- Saint-Simon : la longue description (longue de plusieurs pages) du procès que M. de Luxembourg fait à ses pairs sur une question de préséance est à la lettre tout à fait incompréhensible.

sible si l'on n'a pas devant les yeux les tableaux généalogiques de dix familles à la fois. Et même alors, l'on n'a affaire qu'à un fouillis incroyable de noms, de dates et d'alliances. Et pourtant, cela se lit comme un poème, on est emporté par la syntaxe, son rythme, ses couleurs. Tout Saint-Simon est dans ce procès, tant par le style que par le motif des préséances qui lui tenait tant à cœur. Comment tant de futilités peuvent nous retenir pendant des heures prodigieuses de lecture, c'est le secret même de cet écrivain, qui n'a son pareil dans aucune autre littérature d'aucun temps. Ses expressions qui nous font jubiler, le font peut-être par l'effet du temps ; il est possible que celles qui nous apparaissent comme des trouvailles incommensurables fussent des expressions fort communes du langage parlé, car ce Saint-Simon écrit à n'en pas douter comme l'on parlait : toutes ses incorrections (surtout des répétitions du même mot jusqu'à trois ou quatre fois dans la même phrase) sont des délices aujourd'hui. *Il écrivait à la diable des pages immortelles*, disait de lui Chateaubriand. Voilà quelqu'un qui a composé pour la postérité (c'est normalement le but de tous les *Mémoires*) sans même le vouloir, ni surtout le désirer. Il commet dès son avant-propos cette phrase qui a un sens propre et un sens quasi métaphysique que peut avantageusement lui conférer notre temps : *il faudrait qu'un écrivain eût perdu le sens pour laisser soupçonner seule-*

ment qu'il écrit. A-t-on déjà dit mieux sans savoir tout à fait ce que l'on disait ?

- Purcell, d'une authenticité si soutenue qu'elle en est chez lui presque absolue – toujours vibrant à la joie et à la mort, mélange de Bach et de Schubert.

- L'humanité s'accomplit en tout homme, quelle que soit par ailleurs la lueur de son intelligence ou l'intensité de ses dons.

- On ne dira jamais assez non seulement l'importance, mais le rôle anthropologique que joue la position de Montaigne dans l'histoire de l'esprit occidental. Il fonde non seulement un genre littéraire (l'essai) qui n'avait son équivalence dans aucune autre littérature avant lui, mais il confère à ce nouveau type d'expression la charge de symboliser l'émergence de l'individualité, de la personnalité, comme valeur absolue... qui conduira à la *Déclaration des droits de l'homme*. Voilà donc un homme public (il est maire de Bordeaux), qui se retire du monde devant les grands malheurs du temps (guerres de religion, notamment, épidémies d'autre part) pour se réfugier dans la tour de son château où se trouve l'essentiel de la bibliothèque universelle connue alors (essentiellement l'antiquité grecque et latine, mais aussi des contemporains) et en vivre jusqu'à la fin de ses

jours. C'est lui, ainsi, qui fonde symboliquement ce qu'on appellera la *culture* comme refuge contre les malheurs du monde, phénomène unique et nouveau dans l'histoire de l'humanité, particularité et spécificité de l'Europe chrétienne en voie d'expulser le christianisme. Il en restera la personne et la culture comme champs autonomes de l'existence. Aucune autre civilisation n'avait donné aux livres, et en général aux productions de l'esprit, une si haute valeur dans l'ensemble des biens de l'existence. Montaigne, en son œuvre, est le miroir de ce processus qui consiste à faire de la culture la valeur suprême. Voilà pourquoi il est si important, *beaucoup plus important*, dira Marguerite Yourcenar dans une entrevue télévisée, *qu'on ne saura jamais le dire*. C'est par lui qu'émerge le moi comme symbole de toute existence. Il conduit directement, par l'introspection qu'il inaugure, à la psychanalyse de Freud, terme et aboutissement de son cheminement dans l'aventure de la conscience pour les Temps modernes. On comprend que Pascal, qui a pratiqué Montaigne comme aucun autre, en soit venu, après la conversion qui le ramena au christianisme véritable, à tenir le *moi* pour *haïssable*. Et l'on comprend mieux que Mauriac, donnant un jour des conseils de spiritualité aux Canadiens français, leur ait enjoint d'abandonner Pascal au profit de Montaigne : une étape historique, semble-t-il, avait été, chez nous, omise...

- Les grandes amitiés sont toujours constituées d'une complicité de fond devant l'inexplicable de la vie ; sitôt que les visions se mettent à diverger, l'amitié n'est plus.

- Beethoven, *sonate 32 op. 111* : tout ce déploiement dramatique de l'ouverture pour aboutir à un thème quasi enfantin sous forme de rondau : on se demande si Ludwig ne s'est souvent pas chargé de plus d'humour que ne le voudrait la tradition pathétique à son sujet.

- Ces pensées souvent interrompues parce qu'elles sont quelquefois impossibles...

- Mon unique oncle maternel vient de mourir... Rien là d'extraordinaire, puisque tous les hommes meurent. Mais enfin, il est mort alors que je me trouve à Caen. Pour ne pas m'obliger, ma mère ne m'en prévient qu'une fois faites les funérailles. C'est le premier mort dans la famille depuis mon âge adulte. Il venait tout juste de se marier, à 56 ans. Je garde surtout de lui l'image d'un grand amateur de dames. Il nous arrivait toujours pour les fêtes familiales de fin d'années avec des femmes superbes et toujours nouvelles, lui qui n'avait guère d'attraits, infirme d'une jambe et laid comme un pou. Mais il avait un charme infini. Et une générosité infinie, dont je crois avoir, par lui, hérité un peu. Il ne nous voyait

jamais, nous ses neveux, sans mettre la main à sa poche pour nous gratifier de quelques sous. Mais il était profondément bon avec tous. Il avait de même une très belle voix, choriste du dimanche à l'église, souvent soliste. C'est ainsi qu'il s'y était acquis l'amitié d'un homme qui allait jouer un grand rôle dans ma vie : François Bertrand, mort assez jeune avant lui : c'est lui, dont la mère était Hollandaise (ce qui était tout un exotisme dans nos parages), qui m'a initié à la *grande musique* et m'avait donné mon premier album de disques : *Le Lac des cygnes*, que j'ai toujours parmi mes trésors. Ces deux hommes resteront à jamais associés dans ma mémoire comme de modestes modèles d'humanité accomplie. Il n'en faut pas plus qu'eux pour avoir réussi sa vie, si tant est qu'une vie soit réussie. Aussi sont-ils morts comme des *aimés-des-dieux*.

- Cette musique étrange où éclate le sens et que nous appelons *langue*...

- « On ne se met à imaginer qu'au moment où l'on ressent l'approche d'un besoin de comprendre. » Je me demande si cette phrase de Henry James (dans *Julia Bride*), longtemps ruminée, n'a pas été pour quelque chose dans la transformation que j'ai pu faire subir au personnage d'Hypatie, que j'avais premièrement abordé comme sujet d'étude, mais qui par la suite, en raison des

lacunes et de l'obscurité de la documentation, m'a fait m'adresser à l'imaginaire.

- La question essentielle n'est pas de savoir s'il y a survie individuelle ou pas, mais, advenant qu'il n'y en ait pas, si cela est un bien grand dommage.

- La culture, c'est la constance ajoutée à la conscience.

- Claudel est un géant du verbe, qui a bien fait de ne pas devenir bénédictin ; il nous aurait privés de cette prose *brute*, parfois brutale, qui tient toujours du poème, parfois du délire quasi surréaliste. Et qu'importe ses emportements, ses intolérances ! Ils ne sont le plus souvent que le fruit d'un verbe qui dépasse sa propre puissance. Il était catholique comme il était poète : avec une outrecuidance que l'on n'a même pas à lui pardonner tant elle faisait l'objet même de sa vision poétique. Quiconque n'a pas lu les *Cinq grandes odes* ou *Partage de midi*, ne saura jamais ce que peut le verbe poussé à bout, à la limite du grincement... et du sens.

- Le temps, ce dragon qu'il faut compter non point tant vaincre qu'apprivoiser.

- Certes, *nous savons désormais, civilisations,*

que nous sommes mortelles (Valéry), mais quand même pas à ce point. Le moment est peut-être venu.

- On appelle raisonnablement *intellectuel*, celui qui accorde non seulement une certaine valeur à l'esprit et aux ouvrages de l'esprit, mais lui réserve la première place dans les valeurs, en lui subordonnant toutes les autres. Et qui vit en conséquence. Cet *état* (car c'en est un) n'a pas tant à voir avec les savoirs réels qu'avec la *volonté* de savoir.

- Chez X, ce mélange abject de vanités diverses et de décombres complets...

- Rien n'est plus somptueux que l'infinie variété des verts dans une rizière du Nord sous le soleil de midi ; chaque tige individuelle semble faire valoir son propre miroitement. Et la brise, qui n'a que faire à cette heure-ci, ne paraît s'en mêler que pour multiplier l'ondulant chatolement ; c'est une véritable danse féerique. On s'attendrait à tout moment à voir le tout flamber, ou s'élever vers les sphères.

- Edwar Grieg : petit musicien sans prétention, sans ambition, à la mesure du petit pays qui l'a vu naître ; certaines pages de ses *Feuilles d'album* pour piano frôlent Chopin, ses lieder ne

seraient pas désavoués par Schubert ; quelques pages d'orchestre sont d'une exactitude digne de Ravel ou de Puccini ; c'est à dessein que l'on peut confondre les époques dans son cas ; Grieg n'est d'aucune et l'est de toutes ; artiste avant tout jusqu'au fond de l'âme, comme un lys est un lys dans les champs...

- Malraux se sert de l'art comme d'un laboratoire ou d'un ustensile pour interroger les énigmes de l'homme – mais il n'y a trouvé le plus souvent que d'autres énigmes plus incandescentes encore.

- Hier soir, samedi, beau petit soir d'un doux printemps, alors que j'avais l'habitude et cultivait cette tradition de dîner chez amis, ou de les recevoir chez moi, ou d'aller au concert, ou au théâtre, ou de jouer aux cartes chez maman, alors que toutes ces rumeurs sabbatiques, comme des couleurs ou des fumets, montaient de la ville, je décidai, dis-je, sans très bien m'en rendre compte, comme si quelque chose ou quelqu'un m'y poussait, de rester seul chez moi, à lire pour le plaisir, non pour l'étude ou la préparation de cours (le titre du livre n'a ici aucune importance), à rester seul un samedi soir. Mais qui plus est, surtout, j'entrepris, ayant aussi contracté l'habitude transformée en tradition d'entendre (je ne dis même pas d'*écouter*) de la musique depuis

mon réveil jusqu'à mon coucher, de procéder à cette lecture dans le silence le plus complet, sans autre accompagnement que ces rumeurs qui montaient toujours de la ville pour me rappeler que j'avais *choisi*. La béatitude qui m'en vint ne se décrit pas, et je n'ai jamais aussi bien compris la petite *pensée* de Pascal, à savoir que tous les malheurs des hommes leur viennent de ce qu'ils ne peuvent rester assis tranquillement sur une chaise dans leur chambre. Pas un instant ne me vint le regret d'avoir renoncé aux coutumes du samedi soir. Cette soirée me fait l'effet, ce matin, d'une *révélation*. On verra ce qui en adviendra. Fallait-il donc avoir attendu d'avoir tout juste dépassé la quarantaine ?

- Curieusement, le grand siècle classique, celui des splendeurs et de la majesté, est aussi celui des petites querelles, souvent mesquines, pour ne pas dire plus : querelle des anciens et des modernes, querelle du quiétisme et du jansénisme ; pas une aire de la société où chacun ne fût occupé à sa querelle – et jusqu'à cette querelle des petit-boutistes et des grand-boutistes : fallait-il ouvrir un œuf dur par le gros bout ou par le petit bout ? C'est tout de même ce grand siècle qui a inventé l'expression de *gens de la chicane* pour désigner les avocats et magistrats... C'est à se demander où on a pris le temps de faire de si grandes choses, tels que Versailles, et les belles-lettres du temps !

• Un drôle vient de m'affirmer péremptoirement que nous (c'est-à-dire les Québécois) étions aimés *à travers le monde* parce que nous n'avons jamais eu de colonies ! Faut voir d'abord que ce *à travers le monde* désigne peut-être un millième de fraction de 1 %... qui peut seulement savoir que nous existons... Quant à ceux, parmi eux, qui savent que nous n'avons pas eu de colonies ! Nous n'en avons jamais parce que nous n'en avons jamais eu les moyens ; et puis, nous étions nous-mêmes une colonie, d'abord active en exploitant un territoire qui n'était pas à nous, ensuite passive par la colonisation que fit l'Angleterre de ce territoire qui n'était alors toujours pas à nous... Ne nous appelait-on pas *les colons* ? Pour coloniser, il faut d'abord un état souverain qui en a la volonté : nous n'avons jamais eu ni l'un ni l'autre. Mais assez tardivement, faute d'état, des compagnies québécoises se sont chargées d'exploiter le monopole de la raffinerie du sucre en Haïti, et de quelques autres denrées exotiques ! On trouve toujours de plus petits que soi... Au fond, et je le sais d'expérience, lorsque nous allons à l'étranger, nos comportements ne sont pas si différents de ceux que nous appelons *les colonisateurs* : même besoin de savoir que nous avons la vérité des coutumes et des façons de faire... C'est peut-être normal, mais faut pas se gonfler pour autant. Ou pour si peu...

- La seule chose que l'on puisse raisonnablement *exprimer* avec les mots en écriture, ce n'est ni les états d'âme, ni les sentiments intérieurs, mais l'exacte connaissance que l'on a de l'infinie virtualité de la langue et de sa précise pondération.

- Qu'est-ce donc qu'aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas, qu'on ne peut pas connaître – en l'occurrence Dieu ? Ou alors, le mot *aimer* est ici employé dans quel sens ? Dans le sens de *connaître*, de *vouloir (désirer) connaître* : c'est ainsi que c'est la foi même qui est l'amour...

- L'existence de l'univers tire sa réalité de la seule existence et présence de la conscience humaine.

- Que sont les mythes et légendes sinon du journalisme qui a traversé le temps ? Il y a dans l'âme humaine une propension à créer, pour soi ou pour les autres, des illusions (compensatrices ?) – et cette propension s'est finalement fixée en nos temps sous la forme du journalisme. Les faits divers d'aujourd'hui seront-ils les mythes et légendes de demain ? Stendhal l'avait bien vu dans ses *Chroniques italiennes*.

- Lit-on encore Paul Morand ? Et pourtant, que de beautés ! Presque trop... une pâtisserie re-

naissance. En n'importe laquelle de ses œuvres, il faudrait tout souligner si l'on voulait s'en tenir uniquement à ce qui est remarquable (j'entends du point de vue du style) : c'est à la fois pur et clair comme la phrase classique et fleuri comme une flèche du dernier gothique flamboyant. On ne peut rien enlever, et tout est de trop... on marche dans des assiettes de porcelaine avec le sabot de Cendrillon. Et c'est si léger, si frivole que c'en est profond, désinvolte mais impérieux : je tire au hasard cette phrase d'*Hécate et ses chiens* : « C'était un de ces preux sans usage, au visage émacié, que font surgir les guerres et qui, après, ne savent plus où aller. »

- Pour la première fois dans l'histoire, un empire est honni, non pour son pillage éhonté des richesses des autres (comme font tous les empires), ni même pour son autoritarisme politique (fréquent quand on mène de grands ensembles disparates) mais pour simplement répandre sans trop le vouloir la vulgarité de son style de vie. On a pu s'opposer çà et là à l'empire de Rome, ou à celui de Charlemagne, ou à celui de Napoléon : on n'en finissait pas moins par adopter leurs modes, leur langage, leur culture ; on n'avait pas du moins l'occasion de les rejeter par là. Dans le cas qui nous occupe (et préoccupe), l'empire avance affublé d'un masque de hideur, qui est en réalité son vrai visage. On lui résiste pour cela même.

• « Tout commence, dit à peu près Malraux quelque part, par le livre prêté, et par l'amitié. » C'est ainsi que je dois à André Major mon engouement encore et toujours vif pour Montherlant. J'avais contre celui-ci (souvenirs de collègue où l'on avait dû étudier des extraits de *Port-Royal*, je crois bien, ou du *Maître de Santiago*) le préjugé que l'on pouvait avoir à cet âge et en ce temps-là contre les écrivains dits *catholiques*, les seuls, le plus souvent, à qui l'on faisait la part belle dans l'enseignement d'alors. Montherlant, pour moi, y était associé. Or, André m'avait prêté (donné par la suite) le livre : *Service inutile*, qui depuis pour moi est devenu *le livre* par excellence, ma petite bible. Et dans la lancée, j'ingurgitai tout, indifféremment, de cet auteur qui ne m'a jamais déçu. Je ne compte plus le nombre d'exemplaires que je dus me procurer par la suite de ce *Service inutile*, tant ils se faisaient vite illisibles, noircis, annotés, soulignés, fleuris de notes et de commentaires. Je garde encore l'exemplaire qu'André me confia ; j'en sais par cœur la « Chevalerie du néant », « La chienne de Colomb-Béchar », « Lettre d'un père à son fils », d'autres textes encore partiellement. Je n'ai, depuis, rencontré qu'un seul être, un Belge qui fut brièvement mon collègue, pour qui ce livre fut aussi, secrètement, *unique*, essentiel. Nous restâmes longtemps liés par cette complicité. Et je n'ai pas été étonné quand je lus plus tard le résultat d'une enquête faite auprès

des étudiants en lettres de la Sorbonne vers la fin des années 50, où Montherlant venait largement en tête des écrivains dont on disait qu'ils seraient les plus lus à la fin du siècle et au siècle suivant. Et c'est ainsi que ce *solitaire de Port-Royal* à sa façon, d'abord abhorré, est devenu l'équivalent d'un maître qui m'accompagne encore, pour le style, la philosophie de la vie et l'attitude éthique. J'en serai éternellement reconnaissant à l'amitié d'André Major. Il avait l'héroïsme, en ce temps-là, lui l'auteur du *Cabochon*, de fréquenter aussi Bernanos, Bloy et Mauriac... et Montherlant.

- Ce que le mythe hébreu désigne comme *faute originelle* n'est en réalité pas un acte, mais *l'imperfection constitutive* de tout ce qui est créé dans son rapport à celui qui crée ; c'est par pure pédagogie que le récit en fait une action (manger le fruit défendu), sinon il n'y aurait pas de récit, celui-ci ne pouvant apparaître que dans la tension du désir et de l'interdiction. Le mythe explique ainsi que l'homme non seulement est imparfait, mais qu'il est la seule de toutes les créatures à s'en rendre compte et à s'en désoler, car il a reçu à même sa faute (son imperfection) la conscience de ce qui est le bien et la conscience de ce qui est le mal – alternative qui n'existe, dès lors, que par et dans la conscience qu'il en a. C'est par cette imperfection paradoxale de la conscience que le mal est entré dans la création, comme le ver dans

le fruit. Le mal désormais, c'est d'être en mesure de reconnaître le mal. Et c'est après avoir mangé du fruit qu'Adam et Ève accèdent à l'humanité ; auparavant, ils participaient encore du singe. Le tigre, lui, ne se torture pas d'avoir à dépecer une gazelle pour devoir survivre.

- Il faut très tôt abandonner la recherche du sens de la vie en comprenant que l'essentiel est justement ne pas le chercher. Mais vivre.

- Lully : sa musique parfume l'air comme de l'encens.

- On n'a de regret, dans le cas des morts, que de ne jamais les avoir assez aimés.

- C'est une idée fort reçue de croire que l'Académie française légifère en matière de langue. En réalité, il n'en est rien, et la noble assemblée n'a aucune autorité en cette matière, sa seule fonction étant de mettre à jour le dictionnaire dont la rédaction lui a été confiée par Richelieu en 1632. La preuve en est qu'il existe quantité d'autres dictionnaires, lesquels, sans nécessairement se contredire, sont du moins assez différents les uns des autres, et celui de l'Académie n'a aucune prééminence sur les autres, sinon de politesse en raison du caractère vénérable de son ancienneté. La seule autorité législative véritable en matière de

langue en France est le ministre de l'éducation nationale, qui, par décrets (les derniers datant de 1901 !), peut statuer en vue des concours d'état seulement, la plupart du temps sur l'orthographe, et la plupart du temps encore dans un sens permissif (les décrets de 1901, par exemple, sont d'une certaine façon très laxistes sur l'accord du participe avec le verbe *avoir*). En dehors de ce champ plutôt restreint des concours d'état, la faculté législative du ministre n'a aucunement cours – mais elle fait tout de même autorité par voie de conséquence, notamment sur les manuels d'enseignement de la langue.

- Sans aucun doute, les rares lieux et moments reconnus comme *d'âge d'or* sont-ils également traversés, à l'instar de tous les habitacles de toutes les époques de l'histoire humaine, par les détresses communes à cette histoire (famines, guerres, misères diverses) – mais ces sites et temps bénis ont-ils du moins conféré à la vie invivable des hommes, par le truchement d'une imagination calculée, un décor qui en fasse oublier la lourdeur et l'abomination.

- La vie est bien bonne aujourd'hui : deux plaisirs pour deux corvées. Je sors d'un plongeon dans la boue thérapeutique de Cioran (artiste suprême des extrémités de la pensée, des confins de la sensibilité, pour tout dire, des entreprises de

démoralisation) pour laver ma vaisselle, négligée (exceptionnellement) depuis trois jours. Puis, remplis un formulaire de la Faculté où l'on me demande si je pense que... (alors qu'on devrait savoir que je ne pense rien du tout) ; scruté et corrigé un mémoire de maîtrise qui ne maîtrise rien, pas même la mémoire. Est-ce une vie ? Oui bien sûr, à condition de retourner au plus vite à Cioran et à la vaisselle...

- X a des manies qui le dispensent d'avoir des manières.

- Nos petits *moi* surnagent comme des bouchons à la surface d'un océan, qui est l'entier de l'histoire humaine avec sa lenteur et ses brusques révolutions. À cette mesure, on se demande comment accorder encore quelque importance à ce bouchon. Jung a bien entrevu comment nous étions infiniment ballottés par ces vagues infinies. Qui s'intéresse encore au minuscule bouchon après avoir conçu cette image capitale n'a en vérité rien compris.

- Pour goûter la volupté suprême de n'être plus, il faudra tout de même qu'il reste quelque chose de cet être aboli.

- Gagner le Cambodge par bateau (enfin ce qu'on appelle ainsi dans ce pays) à partir de Ko

Kong : un rêve ! Mais à peine au large, la mer soudain s'enfle et devient, ma foi ! fort agitée ; mal assis sur des planches de bois latérales à même le sol, je pressens qu'un certain martyr va commencer... Et en effet, de mal en pis, je ne sais plus comment me tenir, avec mon poids qui me retient en quelque sorte de bouger. En face de moi, une femme entre deux âges et une plus jeune qui semble être sa fille, pauvresses de toute évidence, comme on ne sait l'être qu'en ce pays. De mon inconfort, elles semblent prendre un plaisir de plus en plus évident, jusqu'à rire aux éclats lorsque que je parais n'en pouvoir mais. Cela, du coup, me tenaille et m'étonne chez des ressortissants d'un peuple qui a plutôt beaucoup souffert ces derniers temps... Mais je m'avise soudain que la plupart des bourreaux de Phnom Penh n'avaient pas quinze ans... Vivement Sri Ambel, petit port où l'on descend enfin. Une fois parvenu dans la capitale, je renoncerai à visiter la fameuse école, devenue musée, qui a servi de boucherie à l'un des massacres les plus odieux de l'histoire.

- Il y a pire que l'idiotie galopante : l'idiotie pensante...

- On savait que la poésie avait eu ses martyrs (surtout dans l'islam ancien où on ne compte plus les poètes montés au bûcher, ou assassinés

à cause de leurs vers), mais j'ignorais que le roman, beaucoup plus récent que la lyrique, avait aussi eu le sien. Il s'agit de José Rizal, écrivain philippin, dont l'unique roman, écrit en espagnol (*Noli me tangere*¹), lui a valu d'être assassiné en 1896, presque dix ans après la parution de son ouvrage à Gand. Par cette œuvre, il ne dénonçait rien de moins que la colonisation espagnole de son pays, et c'est cette fiction qui donna le signal d'une révolution devant mener les Philippines à l'indépendance ; l'imaginaire fut à la fois une sorte de préfiguration, de prophétie et de déclencheur. On se serait donc attendu à un *roman à thèse*, œuvre de combat et dont l'intérêt ne serait somme toute que dans sa louable importance et fonction historique. Or, il se trouve que malgré cela, l'œuvre tient fort bien par elle-même, et par maints aspects va rejoindre, je ne dis pas *les grands romans* mais *les très bons romans*. Est-ce bien malgré lui que le romancier militant a conféré à son œuvre ce qu'il fallait pour en faire une œuvre d'une belle validité esthétique ? En tout cas, il est certain qu'en dépit de son dessein, Rizal était un artiste accompli, flairant au fur et à mesure la bonne voie de la qualité des scènes, du style et

1. Le titre, de fait, est en latin ; il s'agit d'une citation de l'Évangile ; le titre français est *N'y touchez pas* – ce qui n'est pas très correct pour traduire la phrase latine qui dit plutôt : *Ne me touche pas* (paroles de Jésus à Thomas après sa résurrection).

de l'ensemble ; son combat était en quelque sorte immergé dans une imagination vigoureuse, qui semble avoir prévalu, en cours d'exécution, sur toute autre considération. Sans quoi, son roman n'aurait eu que valeur de témoignage, touchant, certes, mais sans plus. Or, c'est ce *plus* chez lui qui fait de José Rizal non seulement un héros, mais un romancier à part entière. Et comme martyr, une sorte de saint de la création romanesque.

• *Le syndrome postréférendaire.* En vérité, ni dans les heures qui ont suivi le référendum, ni à quelque autre moment depuis, je n'ai pu me résoudre à considérer cet événement capital de nos vies comme un échec. Je me souviens, à la fin de la soirée du 20 mai 1980, d'avoir quand même servi à des amis venus s'informer des résultats du scrutin un vigoureux cocktail de mon cru, composé de divers alcools blancs badigeonnés de colorant bleu et que j'avais baptisé *Québec libre*. Une amie l'avait plus simplement dénommé *ton Windex* ! Non, mais pensez-y : nous avions contre nous toutes les puissances conjuguées du continent et d'ailleurs, et malgré tout 40 % d'entre nous ont résisté, ont dit OUI, ont jugé bon que quelque chose enfin advienne. Je laisse de côté l'interprétation qui veut que ces 40 % représentent en fait tout juste la majorité des principaux intéressés, c'est-à-dire les Québécois francophones. Cette interprétation, certes, n'est en rien né-

gligeable mathématiquement parlant, mais elle demeure une sorte de prix de consolation. Je n'en avais pas besoin pour la circonstance, d'autant moins que j'étais assuré dès cette époque que si nous avions repris ce référendum une semaine plus tard, le OUI l'eût remporté sans conteste. Le regret de tous ceux qui, une semaine plus tôt, avaient cru donner une dernière chance au régime fédéral n'aurait pas résisté plus longtemps devant l'incroyable audace que constituait l'appel de ceux qui avaient dit OUI. Seuls les irréductibles auraient persisté à dire NON, et ils étaient moins nombreux qu'on ne le croit. Puis, ils étaient nettement identifiables ; ils diraient toujours NON de toute façon, encore aujourd'hui. Ils ont, de manière permanente, toujours eu peur de la liberté. Dix ans après, ils n'en sont pas encore tout à fait remis. Mais moi, je continue d'aller très bien, merci ! L'autre vérité, c'est que je fus saisi dans les mois suivants non de ce qu'on a pu nommer depuis la *déprime postréférendaire*, mais d'une sorte de désenchantement devant l'attitude de nos dirigeants québécois qui semblaient avoir tenu pour acquis que tout était réglé à jamais. Ils leur auraient été facile, bons pédagogues comme ils l'étaient presque tous, d'aller chercher par conviction les 10 ou 11 % qu'il nous fallait encore pour assurer une victoire éventuelle – c'est-à-dire à peine le quart de ce que nous avons déjà. Autrement dit, une affaire de rien du tout. Après

tout, un référendum n'est jamais qu'un instantané très fugitif d'un état de l'opinion. Et puis, peuple souvent varie, bien fol qui s'y fie ! Au lieu de cette attitude qui eût donné aux résultats l'allure d'une victoire, on s'est réfugié dans de stériles raisonnements ; comme celui voulant que le peuple se fût prononcé *une fois pour toutes*. Nos dirigeants d'alors, sans le savoir, faisaient le jeu d'une campagne de démoralisation déjà bien entretenue par nos adversaires – j'allais dire *nos ennemis* – je le dirai plus loin. Voilà pourquoi, après avoir voué une sorte de culte à René Lévesque, je lui en ai ensuite voulu, du moins jusqu'à sa mort. Après, ce fut toute autre chose : il avait bien servi, il avait droit au respect. Je lui voue aujourd'hui une grande affection posthume pour ce qu'il a accompli et pour ce qu'il a été. Il faut dire à son avantage et à l'avantage de tous ceux qui l'entouraient que la situation après le référendum n'était guère simple. Occupés au pouvoir qu'ils exerçaient avec de moins en moins d'enthousiasme (surtout après le coup de Trudeau en 1982 avec le rapatriement – sans le Québec – de la Constitution), ils n'ont eu ni le temps ni la force de se mettre à la grande tâche pédagogique qui aurait consisté à continuer de convaincre. C'est dans ces années-là que s'est installé chez beaucoup de nos compatriotes, surtout chez les intellectuels, ce sentiment déconfit qui devait ressembler à une névrose et qui laissait la curieuse impression que

tout le monde avait dételé. J'ai voulu croire, pendant tout ce temps de lente incubation, que ce n'était qu'une illusion et qu'il suffirait d'une étincelle pour que le brasier se remît à fumer. Les événements des derniers temps, autour de l'ignoble jugement de la Cour suprême sur la loi 101, donnent raison à ceux qui savaient déjà et n'avaient jamais cessé d'attendre... Et puis, une certaine pratique de l'histoire m'avait aussi, d'une certaine façon, servi de sagesse en m'aidant à comprendre que la vie des peuples – et par conséquent du nôtre – est chose têtue et bien imprévisible. Ce n'est pas un référendum qui en arrêtera la marche, ni même, fut-il sorti tout à fait victorieux de ce référendum, qui en aurait accéléré le mouvement. Il faut aussi savoir compter avec la complicité des faits, qui sont le plus souvent le fruit de hasards heureux mijotés eux-mêmes longuement dans un étrange bouillon de précocités incongrues, d'actualités immédiates et de retards créateurs. Or, l'état actuel du monde n'est guère plus réjouissant, avouez, que celui de notre peuple au lendemain du référendum. Un égal engourdissement entame pour l'instant l'un et l'autre, au point qu'on ne sait pour lequel il faudrait entretenir la plus sérieuse inquiétude. Mais on sait ce que valent ces inquiétudes qui se portent sur de trop courtes durées. La souveraineté n'est pas qu'un acte politique, elle est aussi et surtout un constat de maturité de l'esprit. Quand on croit à une

cause, surtout s'il s'agit d'une cause qui confine au destin d'une culture, il importe désespérément d'apprendre l'espoir. En raison de ce désenchantement dont je viens de parler, et qui ne ressemblait en rien au lâchage, j'ai tout de même rendu ma carte de membre du Parti québécois, avec le secret espoir que je la reprendrais bientôt. Pas plus que le Lévesque des deux années précédentes, sa succession n'avait-elle de quoi galvaniser les forces vives qui restaient toujours disponibles... En fait, j'ai plutôt mis à profit ces quelques années de répit et de repos pour tenter de régler mon vieux contentieux avec le Canada (anglais). Avant mai 1980, il était un adversaire, parfois sympathique, le plus souvent désagréable, mais un adversaire quand même. Après et à cause de mai 1980, il m'est apparu soudain comme un ennemi, si bien que j'ai encore aujourd'hui la drôle d'impression d'être citoyen d'un pays ennemi – profitons-en, me dis-je, ça ne doit pas se produire fréquemment dans le cours de l'histoire ! Ledit Canada n'a jamais fait figure d'un pays très sérieux. Des locutions comme *diamants de Canada*, *quelques arpents de neige* et *Terre de Caïn*, illustrant à merveille ce qu'on en pouvait autrefois penser, l'enseigneraient à souhait. C'est encore aujourd'hui cependant le lot de sa bien triste destinée. L'effort, à la fois singulièrement drolatique et pathétique, fourni tous les jours par ses habitants pour l'exalter tout en croyant le sous-

traire à la vacuité que risquerait d'inspirer son ingrat destin, contribue plus encore à l'abaisser qu'à l'asseoir parmi les nations du monde, fussent celles-ci mieux ou moins bien pourvues que lui par la nature ou certains hasards contraignants de la géopolitique. De puissance moyenne, moyennement peuplé, n'ayant pas même les moyens de sa médiocrité, mais convaincu de les avoir, démesurément grand, monstrueusement froid, tout concourt à assigner le Canada au beau milieu, glacé et propre, qui se trouve entre l'histoire et le néant. Mon seul désir est de ne pas y mourir avant qu'il n'ait reçu le couronnement de son hébétude. Ce singulier prix passe nécessairement, pour moi, par l'opération de son éclatement, et cette opération, par notre retrait précipité, si possible avant qu'il ne soit trop tard et que nous ne soyons emportés avec lui dans sa spectaculaire démente. Le bruit que fera, quoi qu'il en soit, la chute du Canada dans l'histoire du monde sera de toute façon à peu près équivalent au tapage que ferait une libellule en tentant d'avalier un maringouin. Ce nid, où fourmillent le *Ku Klux Klan*, les mouvements néonazis et les intolérances les plus diverses, ne peut raisonnablement devenir une demeure où il me ferait bon vivre et où mon cœur se sentirait allègre – puisque c'est de celui-ci surtout qu'il s'agit dans cette confession en forme d'aveu. Je ne veux pas même répandre mes énergies à détester ce pays détestable : il n'existe tout

simplement plus pour moi, pas plus que la
Cocagne ou l'Eldorado. Le Canada est si près
d'être un pays imaginaire – d'un imaginaire plus
que plat – qu'il suffirait seulement d'en nier l'exis-
tence pour qu'il n'existe plus. Voilà à quoi l'auront
conduit l'outrecuidance et la bêtise de ses habi-
tants. Nul n'est besoin d'un référendum pour en
arriver à le supprimer : il suffit de le vouloir, et il
s'effondrera. La grotesque histoire du *coup des
Rocheuses*, que nous aurions perdues par la vic-
toire du OUI, est à faire vomir tout homme en
bonne santé, surtout quand on sait que le mon-
tage de ce chantage émotif n'avait pour seule fin
que de préserver le capital de la grande capitale...
Mais les personnages de ce guignol politique sont
eux-mêmes peu à peu devenus des ombres, ou
des fantômes d'ombres. On n'ose même plus les
nommer. L'opiniâtreté, assez proche du crétinis-
me, de ce pays qu'on appelle *Canada* est demeu-
rée intacte. Devant ce mur pourri, il n'est qu'une
attitude saine : l'exorcisme le plus drastique.
Canadiens de toutes les provinces, et de celle-ci
en particulier, voici que vous n'existez plus. Je re-
garde désormais le Québec, je *nous* regarde, nous
et le reste du monde : c'est devenu mon monde.
Je n'existe plus moi-même, comme ce pouvait
être le cas autrefois, par la seule magie de votre
existence que vous me forciez à reconnaître tout
en abolissant la mienne. J'ai consacré ces années
de feinte réclusion à m'enseigner à vivre seul. Ce

qu'on désigne sous l'appellation de *temps de deuil* n'a donc nullement été consacré à me guérir d'un certain 20 mai, mais à trouver de plus en plus de joie à vous nier et à vivre sans vous. Le reste est affaire de circonstances, de conjonctures et d'une foi qui ne peut plus mourir. C'est par ce singulier effort mental que je rejoue et regagne chaque jour mon référendum. Et c'est bien suffisant.

- Jean Racine ne semble pas avoir été un bien joyeux drille... Je ne sais pas si j'aurais aimé passer une soirée avec lui dans un pub. Mais quand il compose ! En fait, ce n'est pas lui qui rédige, c'est, dirait-on, la langue française elle-même, avec toutes ses finesses et ses splendeurs et chatolements, qui s'écrit elle-même. On passerait bien une nuit ou plusieurs avec *Phèdre*, avec *Bérénice*, ou même avec *les Plaideurs*.

- *Jean Le Moyne*. Il y a quelques années, lorsqu'on a voulu présenter aux Anglo-Canadiens une image du petit monde des *French pea soup*, on a eu l'ingénieuse idée de traduire et de donner au réseau anglais de la CBC les ineffables *Plouffe* de Roger Lemelin. Comme on a ri, alors, en anglais, et à nos dépens, de Halifax à Vancouver ! Aujourd'hui que ces mêmes Anglo-Canadiens ont besoin d'un plus puissant motif de conserver leurs préjugés ainsi que d'un plus fort arsenal qu'ils ne manqueront pas de retourner contre

nous pour nous humilier davantage, il faut bien leur offrir une plus dense nourriture intellectuelle : ce sera, croyez-le ou non, les *Convergences* de Jean Le Moyne. Nous n'avons pas honte de ce que nous sommes ; nous n'avons honte que de ce que l'on nous a fait devenir. Et le livre de Jean Le Moyne est ce qu'il faut pour que le Canada anglais ait de nous le spectacle morbide qu'il attend. Ce *penseur* haut perché n'a eu somme toute qu'une vulgaire réaction à offrir à toute une génération de jeunes qui ne demandait qu'un idéal noble. Car c'est bien à lui que revient le triste honneur d'avoir provincialisé la pensée, de nous avoir fait croire que le dualisme et le matriarcat constituaient notre seul lot national historique. Ce n'est jamais la vérité qui choque, mais plutôt le *ton* qu'on lui confère et qui en fait un mensonge. Il faut être grossier pour considérer comme un penseur celui qui se permet de dissoudre d'un coup de plume, sous prétexte de dualisme, et la grande civilisation arabe et l'immense civilisation indienne. Au dualisme sain qui a formé l'âme occidentale (et dont Berdiaev disait qu'il était *le fondement absolument indispensable de la liberté de l'homme*), Jean Le Moyne a substitué le dualisme hollywoodien des *bons Américains et des méchants Canadiens français* ! Jusque dans ses propos sur la musique, Le Moyne projette ce dualisme dont il se sent coupable en opposant stupidement Bach à Vivaldi, le *negro spiritual* au grégorien, etc.

Quelle souveraine ignorance des sources mêmes de toute civilisation ! Et surtout de son infinie diversité ! Les essais qui composent les *Convergences* sont, de plus, écrits dans un style boursoufflé, pétri d'anglicismes, et de mauvais goût. Le Moyne est un caricaturiste ; c'est le Roger Lemelin de la pensée canadienne-française.

- Il n'appartient pas au créateur (musicien, écrivain ou artiste) de *vouloir* plonger dans les profondeurs du mythe, où le *moi* n'a pas de part particulière ; c'est plutôt le mythe, à l'insu même de l'exécutant, qui plonge ses racines plus ou moins profondément dans les couches sédimentées de la psyché, révélant ainsi les sources de l'anthropogénèse, c'est-à-dire de tout ce par quoi l'homme est venu à l'humanité le long de ce cheminement de millions d'années et dont les traces sont accumulées comme dans une sorte d'hérédité de l'âme. C'est ainsi que Wagner pouvait dire que le génie était *l'organe par lequel l'humanité se concevait en tant qu'espèce*. Chaque psyché individuelle possède en fait ces profondeurs sans contours, qui se révèlent chez la plupart à l'instant du contact avec le mythe incarné dans une œuvre précise ; mais il n'est donné qu'à quelques cerveaux de pouvoir leur conférer une forme par le langage, les sons ou les images, de façon à leur donner une consistance que nous appelons *art*, et qui est, de la sorte, comme un grand songe

collectif. Ce n'est nullement par l'intelligence que passent ces formes venues de ce qu'il faut bien appeler *l'inconscient*, mais par des voies qui, si elles étaient connues, seraient en mesure de faire de chacun un *organe* de l'espèce – ce que chacun est de fait, au moyen de l'émotion, par sa *reconnaissance* du mythe dans l'œuvre (ou par ses rêves, lesquels n'ont pas d'autre forme que l'immatérialité fugitive du sommeil); mais c'est au créateur cependant (et il n'y a aucune responsabilité de par lui-même), qu'il revient, seul, par quelque *sonde* restée inexplicable, de le tirer de sa préhistoire et de lui conférer une forme perceptible et intelligible.

- [...] et puis, X s'éloigna si bien de Y qu'il y eut plus bientôt entre eux, davantage que de la distance, un peu d'inexistence...

- Tout est hasard (ce grand amusement de l'univers !), sauf la mort.

- L'art est une grande illusion qui se (re)connaît comme telle – et par conséquent l'est beaucoup moins.

- Les cultures n'ont pas de fondement ontologique ; la seule opération qui les crée est celle du langage.

- Dieu ? Oui, à condition que l'on sache qu'il n'est jamais ce que l'on pense. Et cette pensée même, encore, est outrecoïdante. Il est peut-être fait, en nous, de toutes nos virtualités inaccomplies.

- Chacun est un monstre accompli pour tous les autres.

- *Heidelberg*. On se sent pris d'assaut en y arrivant par tout le savoir qui a pu être déversé sur cette ville universitaire au cours des siècles, et qui en est sorti aussi ! Il est comme présent dans les fleurs, dans les pierres, dans les ombres allongées des maisons. Et à côté de tout ce sérieux sévère, dans l'université même, le plus gros tonneau de vin du monde ! Le calme de son petit fleuve (le *Neckar*) n'a presque plus rien d'allemand tant ses rives n'ont pas cette sauvagerie profonde et romantique dont on croit généralement affectée toute la nature de ce pays.

- Avec tout ce qu'il suppose, il n'est pas d'acte culturel plus élevé que celui de la traduction.

- Tout ce qu'on ne souligne pas, dans un livre, ne mérite pas d'avoir été écrit.

- Le monde bouge, mon vieux, et j'en ai le vertige...

- Il faut chercher dans la musique, je crois, un peu de l'enfance perdue du monde.

- La vie, telle qu'elle aboutit dans la conscience humaine, est la seule vérité de l'univers.

- À Tübingen, ville du cœur de l'Allemagne, donc sans accès à la mer et à ses fruits si recherchés, j'ai pourtant mangé la meilleure préparation de poisson de ma vie de gourmet. On dira ce qu'on veut : on mange plutôt bien au pays des Teutons, et le préjugé des *mangeurs de choucroute* est plus qu'un préjugé : une erreur. La choucroute est alsacienne, pas allemande.

- Nous cherchons désespérément dans toute origine ce que révélera la fin.

- Le temps est cet écran où devient visible l'illusion de nous-mêmes, l'illusion que nous sommes.

- Ce sentiment contradictoire que nous ne pouvons, que nous ne sommes rien sans l'histoire et tout ce que cette histoire a laissé en nous de signes (les traditions, les cultures, les œuvres), et d'autre part que sa réalisation absolue ne peut être conçue (ou même concevable) que dans une intemporalité non moins absolue : c'est ce que pressentent celles que nous appelons, dans les di-

verses religions, *les liturgies*.

- Ce que toutes les tyrannies concertées de tous les temps, les cataclysmes les plus dévastateurs, ni les plus cruelles révolutions n'ont réussi à accomplir – je veux dire : enlever à l'homme son honneur d'homme – les médias de masse sont parvenu à le réaliser en moins d'une génération.

- Que la science est à sa façon un *art* : l'art de repérer les récurrences significantes.

- Toute écriture (dans le sens matériel du terme) est, dès son champ d'émergence dans l'histoire, à Sumer, inventaire, recension ou dénombrement ; à l'état pur, cela donne le *catalogue des vaisseaux* chez Homère, ou le *Livre des Nombres* dans la Bible. Rien de plus beau, soit dit en passant, que ce catalogue des vaisseaux : des noms étranges de bateaux à jamais disparus, dont les sonorités, de ce fait, confinent à l'abstraction la plus pure – une pure prière à la mer, sinon la prière même de la mer adressée à l'éternité.

- La *néoténie* α (alpha), onde de détente, a été repérée dans le cerveau lors des états de méditation ou de prière.

- Tout le drame de l'art moderne réside dans l'écartèlement entre son désir d'être frais comme

les origines du monde et la sophistication des techniques dont il est nécessairement l'héritier historique.

- Des générations d'êtres sans nombre, depuis le seuil des temps, viennent, comme des vagues, se heurter avec fracas contre l'éternité.

- Une œuvre, quelle qu'elle soit, doit pouvoir ressembler à rien de moins qu'à un confluent de hasards – si seulement on savait ce que comporte et signifie ce dernier mot.

- Après tout, le présent n'est que l'avenir du passé...

- L'essence du pouvoir, c'est de *pouvoir* ; par essence, le pouvoir *peut*...

- Tout semble reproduire à l'infini, depuis l'atome jusqu'à la galaxie, les heurts et harmonies du *Yin* et du *Yang*.

- On n'a pas assez remarqué que dans la lutte emmêlée que se livrent l'Amérique, Israël et le monde arabe, il y a en cause les trois monothéismes... On n'a jamais vu un pays bouddhiste, ou animiste ou de quelque autre croyance, faire la guerre pour imposer ses idoles ou ses doctrines. Quand il n'y a qu'un Dieu, il faut bien qu'il soit

le seul – surtout si c'est le même...

- La chute, précise comme une falaise normande, de la phrase de Flaubert...

- Les Chinois sont plutôt tristes, les Japonais, assez sinistres ; seuls en Asie les Thaïs ont cette gravité mâtinée d'insouciance (qu'ils tiennent sans doute du bouddhisme) et d'enjouement (qu'ils ne tiennent que d'eux-mêmes). Nicolas Gervaise écrivait déjà au 17^e siècle, dans un livre consacré au Siam où il avait vécu quelques années : « Cette Nation ne connaît guère de plus grand plaisir que de vivre sans rien faire. » (1688, p. 190). Il omettait cependant de dire : Mais elle le fait si bien !

- Peut être dite spirituelle, toute œuvre qui nous rappelle que nous avons perdu quelque chose.

- La poésie est l'étrange rencontre, à travers le langage et sa musique, de tout ce qui *est* avec tout ce qui *n'est pas*...

- Hegel, premier philosophe de l'histoire et cependant se disant incapable de la définir. Et nous nous retrouvons devant ce paradoxe charmant, mais qui pourrait nous effrayer si nous y pensions bien : jamais l'homme n'a autant su ce

que fut son passé ; jamais non plus il n'a autant vécu, agi, imaginé comme s'il n'en avait pas.

- L'avenir efface à jamais, dans les choses, les traces de toute possibilité qu'elles fussent autre chose que ce qu'elles ont été.

- *Ils* auront toujours raison : c'est même ce à quoi on reconnaît la bêtise.

- On ne donne pas aux nécessiteux pour qu'ils aient à manger, mais pour se détacher de soi. Ce que l'on appelle *charité* ne doit pas être un bienfait que l'on accomplit, mais une extraction de soi-même. Autrement, elle n'est alors que philanthropie, nullement *anthroposophie* (ou sagesse) comme elle devrait être, c'est-à-dire *révélation* de soi à soi par le don de soi. N'est-il pas dit que ce que l'on fait, c'est à soi-même qu'on le fait ? Aussi, ne doit-on jamais être satisfait de soi *parce que* l'on donne, mais *par ce* que l'on donne de soi.

- Il est de grands bonheurs ou de grands malheurs, que le temps use en nous comme il use toutes choses, mais dont les harmoniques, lancinantes, ne s'achèvent pour ainsi dire jamais.

- On en vient à penser que l'imitation (la fameuse *mimesis* des Grecs) est un modèle qui

conduit à la fin à un état supérieur de civilisation (l'Asie qui imite tout, Louis XIV qui imite l'Antiquité, etc.) L'Occident ne sait plus imiter : il s'étirole dans des velléités d'originalités assez vaines. Il se singe lui-même.

- *Villon*. Il n'aura pas seulement été pour moi un objet d'études de médiéviste : il est le poète à l'état pur, lointain précurseur de Rimbaud ; sa lyrique n'a jamais cessé d'étonner et de façon constante comme le remarquait Valéry, depuis le XV^e siècle, et dans tous pays : il a même été traduit dès une haute époque jusqu'en Russie ; plusieurs de ses vers sont passés dans le langage courant des proverbes de maintes langues. Il me touche autant par sa candeur que par son côté *mauvais garçon*, mais surtout par l'étrange beauté de ses vers si précisément taillés. Que l'on ne sache pas comment ni quand il est mort lui confère encore un certain mystère qui va jusqu'à laisser planer la croyance qu'il est encore vivant. Il est *le poète éternel*, comme il y a *l'éternel féminin* qu'il a si ardemment chanté. Comment ne pas en faire un compagnon de tous les jours et de tous les instants ? Il n'est pas un moment de la vie, en effet, où l'on ne puisse se remémorer l'un de ses vers, poète pour toutes circonstances, des plus riantes aux plus désastreuses.

- Il semble bien que le proverbe comme *for-*

me soit essentiellement lié à son caractère sinon archaïque, du moins archaïsant. Dans *Pierre qui roule n'amasse pas mousse*, par exemple, les articles sont supprimés, comme c'en est la virtualité dans l'ancienne langue (jusqu'au moyen français en tout cas) ; ainsi, suffit-il de rétablir les articles de ce proverbe pour en faire une phrase tout à fait normale et sans caractère *proverbial* : *La pierre qui roule n'amasse pas de mousse*. Même si l'on invente un proverbe tout à fait moderne, on lui donnera automatiquement (instinctivement en quelque sorte) ce caractère archaïsant. À quoi sert alors ce caractère ? Il semble bien que ce soit de conférer à la *pensée* du proverbe le caractère d'une sagesse ancienne, comme si seule une sagesse venant du fond de l'âge pouvait s'avérer vénérable. C'est du moins ce que nous dit cette petite curiosité linguistique.

- *Barrès*. Il pourrait bien avoir été grand pour avoir singulièrement réussi à pousser à bout l'idée spécifique et européenne de l'individualité (*Le culte du moi*) – mais ce n'est déjà plus l'égotisme bon enfant de Stendhal, ni même encore le *hussardisme* frondeur de Roger Nimier. On s'étonne alors que de plus grands (et non des moindres, tel Montherlant) l'aient tenu pour maître. Seul Gide l'avait jaugé en le tenant à assez bonne distance. Son œuvre, éparpillée entre *Sous l'œil des barbares* et *Colette Baudoche*, malgré le tic constant et grin-

çant de l'enracinement, manque singulièrement d'unité, qui lui fait du même coup manquer de style ; du moins celui-ci manque-t-il tout à fait de *gravité*.

- *Sidi-Bou-Saïd*. Il y a, en Tunisie, entre le site où fut Carthage et le lieu où Flaubert situe l'action de *Salammbô*, une petite bourgade qui n'est pas loin d'être l'un des plus somptueux joyaux de la terre. Elle se présente comme une vague assoupie sertie de son écume, toute de blanc et de bleu dressée, se confondant, sous le soleil, avec la mer elle-même qui la borde de toutes parts. Il n'est pas jusqu'aux cages des oiseaux captifs qui n'arborescent ces couleurs, comme si les habitants de ce lieu singulier ne connaissaient d'autres teintes que celles-là. Une légende arabe du pays raconte que saint Louis, lors de la 7^e croisade, la fit construire pour y loger un fils illégitime qu'il aurait conçu d'une princesse sarrasine – ce qui expliquerait ces arabesques en forme de fleur de lys, dont Louis IX a, semble-t-il, été le premier à orner ses armoiries de souverain – et ce bleu, si lucide, qui est celui des rois de France. Quoi qu'il en soit, la ville est aussi belle que sa légende. On voudrait bien, pour tout dire, s'établir à demeure dans l'une comme dans l'autre. *Mille et une nuits* à perpétuité. Ce lumineux promontoire est un château idéal pour les nuits de Shéhérazade.

• Comme c'est la première fois depuis près de quarante ans que je m'essaie à cesser de fumer, je trouve finalement que ce n'est pas tout à fait le combat avec l'ange que l'on m'avait annoncé. On a plaisir, au contraire, à s'épier pour surprendre ce qu'il en a été en nous des automatismes, mais surtout des plaisirs si longtemps éprouvés... Il faut dire que je me félicite de n'avoir nullement pris cette décision à la suite d'une campagne tapageuse, qui m'aurait plutôt fait prendre le parti adverse ; ni d'une pression quelconque, ni même de la mode sanitaire et fanatique qui a été celle des quelques années dont je me souviens ; je l'ai fait subitement, sans doute parce que j'y étais prêt, sans apprêt, pour aucune raison, pour rien, simplement parce que j'en ai senti subitement un plus profond désir que celui de fumer et que j'aime bien me faire plaisir... Au fond, je n'ai rien à prouver à personne, sinon à moi-même, et encore : on n'a rien à prouver quand on n'est pas accusé... et je me suis toujours mis hors d'état de l'être... Une fois la décision prise, j'ai tout de même beaucoup consulté pour me mettre au départ dans la bonne voie, d'abord deux amis naturopathes sur la façon de refaire éventuellement mes bronches (j'avais commencé, il y avait trois ou quatre ans, à connaître la fameuse toux du fumeur) par des fumigations d'eucalyptus *globulus* ; puis un pneumologue, qui, après avoir évalué l'état des poumons, m'a donné les potions

les plus récentes et les plus efficaces (cachet quotidien de je ne sais quoi, plus un diachylon de nicotine pour les premiers jours) ; enfin, des anciens fumeurs, dont l'un finalement m'a donné sans le savoir, et parmi d'autres, le meilleur conseil qui fût, du moins dans mon cas : avoir toujours sous la main un verre d'eau et en prendre lorsque l'envie, accumulée en assuétude pendant des années, nous prend de tendre la main pour.. ; le premier jour j'en ai bu cinq litres ! Puis trois ou deux quotidiennement dans les temps qui ont suivi. Surtout, je ne regrette en rien d'avoir été fumeur et ne ferai désormais jamais rien non plus pour que quelqu'un cesse de l'être, sauf de l'aider s'il en a lui-même pris la décision. Il me vient parfois, pour une fraction de seconde, comme une bouffée de cette étrange satisfaction anticipée que je ressentais jadis juste avant d'induire la décision d'allumer une cigarette – puis, en une autre fraction de seconde, je réalise, comme au réveil d'un rêve, que ce n'est guère raisonnable, que ce n'est plus possible... Cette petite expérience est loin d'être pénible, tout au contraire : elle ne fait que m'ancrer, chaque fois qu'elle survient, dans ma décision ferme... Dans quelques jours, je sens qu'une nouvelle étape aura été franchie dans la voie du détachement et, par conséquent, de la sérénité.

- Virginia Woolf, *Mrs Dalloway*. On se de-

mande toujours comment cet interminable monologue intérieur, sans cesse prêt à s'assoupir, va rebondir, se remettre sur pied, ni même s'il le pourra. Et il peut toujours... grâce à un art consommé de la modulation, toujours le seul mot de passage possible allonge la narration et la fait briller à nouveau, transforme chaque épisode en tragédie. C'est sans doute le seul roman où l'histoire n'a pas d'importance et où elle reste néanmoins nécessaire. On voudrait pouvoir le lire en commençant par la fin... et croire qu'il aurait toujours un sens.

- Sans rien regretter de ce à quoi j'aurai cru, il faut bien avouer qu'en fin de piste il ne reste plus grand-chose...

- Un ami médecin, qui a travaillé au célèbre mouvoir de Calcutta, me confiait que Mère Teresa refusait systématiquement d'améliorer les conditions sanitaires de son établissement (et par conséquent de ses hébergés), sous prétexte que si l'apparence en devenait *trop correcte*, les médias s'en désintéresseraient et les fonds, nécessaires à l'entretien de ses quatre-vingt-dix œuvres à travers le monde, s'en trouveraient d'autant réduits... Si les grands saints de notre temps en sont à se gouverner par la véritable tyrannie qu'exerce la puissance médiatique, plutôt que par la grâce et la Providence, Dieu lui-même n'a plus qu'à fermer

boutique... Il en va de même de son *sanctificateur*, le pape Jean-Paul II, qui ne voyagerait que pour lever des fonds, sous prétexte d'accroître le nombre et la piété des croyants – ce qui revient au même.

- Je suis né au numéro civique du 2534 de la rue Saint-Jacques à Montréal ; mes adresses successives furent ensuite : le 6900 rue De Monts, à Ville-Émard ; le 1410 avenue des Pins à Montréal (le collège) ; le 5432 rue Plantagenet à Côte-des-Neiges ; le 60 rue Arsène-Orillard à Poitiers, le 1120 rue Ploërmel à Sillery, le 70 rue Arthur-Leduc à Caen ; le 410 rue Laurier et le 120 sur Taché à Québec (deux adresses pour la même résidence) ; puis, le 3550 rue Jeanne-Mance et le 350 rue Prince-Arthur à Montréal, enfin (adresse simplement postale) le 3245 Linton, toujours à Montréal : soit, une série d'adresses se terminant toutes par un 0, au milieu de trois adresses dont les chiffres sont en anagramme : 2534, 5432, 3245... Qu'est-ce à dire ? Sinon que le hasard des déplacements d'une vie fait drôlement les choses...

- Il n'est que de voir les jeunes (enfants et ados) piocher sur les claviers des ordinateurs pour comprendre qu'ils s'y croient vraiment dans un monde magique : un coup de baguette, et hop ! voilà une image ou un bon coup... Il s'avère de

plus en plus que l'univers de l'informatique répond à la logique de la magie : petite cause pour grand effet... Voilà donc qu'au terme de notre évolution scientifique nous revenons aux temps des grimoires...

• *Rutebeuf et Miron, contemporains ?* Dans un texte en prose, sans doute commandé par Radio-Canada, en tout cas assurément lu sur les ondes le 16 septembre 1961 et publié pour la première fois dans l'édition *princeps* de *L'homme rapaillé* (1970), l'intellectuel déjà célèbre qu'était Gaston Miron faisait part de ses œuvres et auteurs de prédilection sur un mode à la fois lyrique et personnel : une *bibliothèque idéale*, comme le dit le titre donné à ce texte. Or, il convient de s'arrêter sur la première de ces préférences, d'abord parce qu'elle est la première dans l'ordre du texte, mais surtout parce qu'elle semble avoir été du même coup d'une importance capitale, d'après ce qu'en révèle le poète, qui en fait presque une provocation ; elle est en tout cas inattendue puisqu'il s'agit d'un poète qui, s'il n'est pas inconnu de nom, est du moins peu lu pour être peu accessible : Rutebeuf. Ce poète-ménestrel (donc à la fois poète et musicien) vécut au XIII^e siècle, entre des dates mal certaines ; quoi qu'il en soit, il est en pleine civilisation médiévale urbaine, du moins en France à cette époque. Il était champenois de naissance, mais passa la plus grande partie de sa vie de poète

à Paris. Il peut même être tenu, dans l'ordre des temps, pour le premier poète parisien. Ce qu'en dit Miron montre à souhait que le poète québécois avait, comme il en a souvent fait preuve en maints domaines, une connaissance de première main de ce dont il parlait. Il connaissait Rutebeuf par davantage que ces vers illustres mis en chanson par Léo Ferré et qui l'ont rendu *connaissable* par nos contemporains. Les propos de Miron sur Rutebeuf occupent deux des sept pages que totalise le texte ; une page unique pour chacun des trois autres auteurs évoqués (en l'occurrence : Du Bellay, Eluard, André Frénaud, tous poètes) : c'est dire le statut privilégié que le poète Miron accorde au poète du Moyen âge. D'ailleurs, résumant tout, il le dit en une phrase péremptoire : *Il est le premier grand poète lyrique personnel de notre langue* (p. 18). Mais c'est surtout à cause de ressemblances repérées entre leur destin respectif que le Québécois confère ainsi la première place au Champenois. Les thèmes et caractéristiques avoués : la misère (physique et morale), un certain engagement de l'œuvre dans le destin collectif (contre les pouvoirs et la hiérarchie ecclésiastiques), l'opposition à la poétique déjà traditionnelle des poètes courtois (trouvères et troubadours). Voyons ce qu'il en est. S'il est surtout célébré pour ce que les éditions placent d'ordinaire sous la rubrique du « lyrisme personnel », Rutebeuf, il ne faut d'abord pas l'ignorer, est

l'auteur d'une œuvre aussi diverse qu'abondante, où les vers proprement lyriques n'occupent qu'une infime surface. Une *Vie de sainte Marie l'Égyptienne*, une pièce de théâtre (*le Miracle de Théophile*), une bonne quantité de poèmes pieux, surtout à thématique mariale (*l'Ave Maria*, *la Chanson de Notre-Dame*, *les Neufs joies de Notre-Dame*, etc.), des poèmes de circonstance évoquant les croisades (*la Complainte de Constantinople*, *la Chanson de Pouille*, *la Complainte d'Outremer*, etc.), un nombre considérable de poèmes pamphlétaires (*la Complainte de Guillaume de Saint-Amour*, *la Discorde de l'université et des jacobins*, *la Chanson des ordres*, etc.), un monologue de saltimbanque (*le Dit de l'herberie*), des parodies d'ouvrages connus (*la Métamorphose de Renart*, *Brichemer*, etc.), des fabliaux (*le Testament de l'âne*), des poèmes divers (surtout du début de sa carrière : *le Dit des cordeliers*, *le Dit des béguines*, etc.), composant au total une œuvre de plusieurs dizaines de mille vers. Et de cet auteur immense, Miron ne retient à vrai dire que le poète éminemment lyrique (c'est bien son droit), auteur de *la Complainte*, *du Mariage*, *de la Pauvreté*, *du Repentir*, *de la Paix* ; et Miron de ne citer que trois de ces poèmes ; plus deux autres qui ne sauraient décidément faire partie de cet ensemble. Car il est de coutume, dans certaines éditions courantes, de voir figurer parmi les poèmes dits *personnels*, certains textes (*les Ribauds*

de Grève, le Dit d'Aristote), dont le sujet est assez proche de la thématique des poèmes *de la misère*, mais dont les vers ne font nullement figurer le poète comme tel – ce qui est une condition du lyrisme ; aussi ne devraient-ils pas être comptabilisés dans le lot des poèmes lyriques proprement dits. À l'inverse, il advient qu'en certains poèmes d'un type tout différent de la lyrique, le poète malheureux intervienne parfois, s'apitoyant sur son sort de poète (tel dans l'*Ave Maria*, ou dans le prologue de *la Vie de sainte Marie l'Égyptienne*). Pour être tout à fait complet, il faut signaler que si Rutebeuf est, à raison, considéré comme le premier *grand* poète personnel, il est loin d'être le premier tout court. Au début du même siècle, un autre poète, Jehan Bodel, avait pour la première fois fait intervenir des éléments de sa vie privée dans la matière de son poème ; auteur, tout comme Rutebeuf, d'une grande diversité d'ouvrages (dont une pièce de théâtre, une chanson de geste, des poèmes courtois, etc.), il avait, devenu lépreux vers 1210, introduit dans un poème (*le Congé*) un événement de sa vie intime : cette lèpre qui le rongait et allait bientôt l'isoler de la société. Ce que Bodel n'avait donc fait qu'incidemment, sous le coup d'une certaine réalité, Rutebeuf l'accomplira systématiquement, devenant ainsi ce que Miron affirme bien qu'il est : *le premier des poètes maudits...* Il estime que Rutebeuf retient toute son attention et son affec-

tion à cause, précisément, de *cette misère qui me ressemble* (p.188). Le poète du XIII^e siècle, en effet, institue comme matière de ses poèmes personnels des événements de sa vie privée : son mariage récent avec une femme de cinquante ans, qui de surcroît le bat lorsque d'aventure le ménestrel rentre à la maison sans avoir gagné assez de ses tournées de chanteur dans les rues de Paris. Et Miron d'évoquer aussi tous les autres malheurs du poète : il perd un œil, son cheval se casse une jambe, son logeur lui réclame ses arrérages de loyer, ses amis le fuient à cause de son indigence, un enfant lui advient, augmentant ainsi ses charges. Mais qu'en est-il véritablement ? Nous savons d'emblée que nous ne savons rien de bien précis par les archives sur la vie réelle de Rutebeuf, si ce n'est par ce qu'il en dit lui-même dans ses poèmes. Ces aveux évoquent-ils une vérité quelconque ? On peut en douter quand on se rend compte que ces aveux prennent tous à rebours, point par point, des thèmes de la grande tradition poétique courtoise : la dame inaccessible des troubadours devient une femme hors d'âge (pour l'époque !), le cheval malade évoque le chevalier – car comment donc Rutebeuf aurait-il possédé un cheval s'il était si démuné. Le cheval est signe de richesse et de classe : seul un homme de chevalerie pouvait se permettre d'en posséder un. L'idéal courtois de l'amour éthéré (platonique) ne devait en aucun cas aboutir au mariage ; or

Rutebeuf dit non seulement s'être marié, mais avoir aussi donné naissance à un enfant. Voilà bien contredite toute la thématique de la courtoisie qui, en ce milieu du XIII^e siècle, se trouve épuisée, sinon exsangue : il n'y a plus de trouvères, ni de troubadours au-delà de cette époque ; la courtoisie devra être ressuscitée (précisément parce qu'elle était morte) au XIV^e siècle (et maintenue au XV^e) par une nouvelle lignée de poètes (Guillaume de Machaut, Christine de Pisan, Eustache Deschamps et, plus tard, Ronsard et la Pléiade jusqu'en pleine Renaissance). Et qu'en est-il dans la forme, qui révèle bien autrement le propos réel de Rutebeuf ? On sait que toute la poésie courtoise était fondée sur ce que l'on appelle *le début printanier*, tout poème courtois devant dès ses premiers vers évoquer le printemps, les oiseaux, la floraison nouvelle – pour tout dire, le décor idéalisé de l'amour... Or, Rutebeuf est justement célèbre en ses images pour avoir renversé ces thèmes obligés et dépeint plutôt des saisons mortes (automne, hiver) comme lieu privilégié de sa poésie : *Vers le temps qu'arbre s'effeuille / qu'il ne reste aux branches feuilles (la Grieche d'hiver)* ; *Les arbres dépouillent leurs branches (Ribauds de Grève)* ; *En l'an soixante / Quand les arbres s'effeuillent et que les oiseaux ne chantent plus (le Mariage)* ; *Ce sont amis que vent emporte / Et il ventait devant ma porte (la Complainte)* ; etc. Autrement dit, on voit Rutebeuf tout occupé à

renverser les formes attendues de la thématique courtoise : il est normal que pour y parvenir tout à fait, il ait inventé toute une thématique (maladie, pauvreté, femme de cinquante ans, etc.) de façon à retourner de l'intérieur les thèmes traditionnels de la poésie courtoise. Quant à l'engagement, dont Miron fait une raison primordiale de chérir particulièrement le poète du XIII^e siècle, on verra qu'il est pour le moins ambigu. Rutebeuf est, effet, le premier poète dont le métier devient un gagne-pain fragile, qui lui a fait maintes fois frôler cette misère dont font du moins état certains de ses poèmes. On vient de voir ce qu'il en pouvait être. Avec l'essor des villes était apparue une économie monétaire sans précédent, favorisant en quelque sorte l'émergence d'un nouveau type d'indigence. Non point qu'il n'y eût pas de pauvres dans les temps antérieurs à l'apparition des villes, mais cette pauvreté était le plus souvent le fait de la nature, des mauvaises récoltes, des intempéries, des saisons. Or voici que l'univers urbain appelle en son sein des types nouveaux de travailleurs destinés à ne récolter la plupart du temps que les miettes de cette nouvelle manne qu'est la monnaie ; ils en deviennent les laissés-pour-compte, donnant naissance à une véritable classe de pauvres : les mendiants. La pauvreté occupe ainsi, dans la nouvelle civilisation urbaine, un tel statut qu'on verra naître au début du siècle (entre 1210 et 1220) un idéal

évangélique précisément fondé sur cette pauvreté devenue vertu capitale du salut : les ordres mendiants (franciscains, dominicains, carmes, trinitaires, etc.). À l'encontre du monachisme antérieur, fondé essentiellement sur le mode de production agraire (abbayes de cisterciens, de bénédictins, de chartreux, etc. vivant en autarcie), les ordres mendiants s'installent dans les villes pour s'y trouver plus près des pauvres et de la pauvreté nouvelle, ne vivant eux-mêmes que de dons plutôt que de productions. Or Rutebeuf, après avoir, en un seul poème (son premier de 1246), fait l'éloge des cordeliers (franciscains), passera le reste de sa carrière de poète pamphlétaire à lutter contre eux et contre tous les autres ordres mendiants. Le prétexte en fut leur installation progressive dans les chaires universitaires, principalement à Paris, où ils dispensaient un enseignement gratuit, et où le clergé traditionnel (séculier) voyait d'un mauvais œil l'arrivée de ces trouble-fête, souvent tenus d'ailleurs pour hérétiques. Un maître de Rutebeuf, Guillaume de Saint-Amour, a été l'un des meneurs de cette campagne séculière contre les ordres mendiants que l'on accusait de tous les vices ; et Rutebeuf, par fidélité sans doute, a suivi son maître, au point d'écrire un pamphlet-poème sur le sujet. Les querelles ont fini par donner lieu à de véritables bagarres rangées (avec morts et blessés) dans le monde de l'université (1250-1259), qui a dû fermer ses por-

tes pendant quelques années, du moins transporter ses activités en province, notamment à Orléans. Les mendiants étant plutôt dans la mouvance progressiste, sinon révolutionnaire, des temps nouveaux, on ne peut considérer que Rutebeuf se soit particulièrement trouvé du bon côté... Eu égard aux temps et aux enjeux, sa position était pour le moins *réactionnaire*... Et s'il a été quelque peu ennemi de la royauté, c'est essentiellement parce que Louis IX (saint Louis) s'était fait le protecteur de l'idéal des ordres mendiants, dont il s'était par ailleurs largement entouré. De même en est-il du parti pris de Rutebeuf en faveur des croisades contre les Infidèles, alors qu'il encense à toute volée ces grands départs pour l'Orient et compose force complaintes sur les grands seigneurs (bienfaiteurs pressentis du poète ?) qui y ont laissé leur vie ou leur liberté... Rutebeuf engagé, assurément, mais, encore là, du mauvais côté... Qu'il ait, comme dit Miron, fustigé les richesses de l'Église, on n'en doute pas ; mais ce sont curieusement celles des mendiants qu'il dénonce, jamais les trésors du clergé séculier, dont était son maître Guillaume de Saint-Amour... Contrairement à ce que livrerait une lecture superficielle de son œuvre, on se rend compte que Rutebeuf a passé son temps à ne louer que les grands, susceptibles de le protéger et de le nourrir. Un peu *médiant* malgré lui, ce cher Rutebeuf ! Ainsi de l'élection du pape Urbain

IV (1261) qu'il célèbre à grand renfort de trompettes, et pour cause : celui-ci était originaire de Troyes en Champagne, patrie de Rutebeuf, et ce nouveau pape s'était souvent montré hostile aux ordres mendiants – lesquels, comme par hasard, osaient, dans leurs sermons, conspuer Rome pour sa puissance et ses richesses. Aurait-on donc toujours envie de suivre le poète, fut-il indigent comme il le dit et qu'il s'en plaint ? Sympathique tout de même... Et fort grand poète... Quelle que fût donc la bonne connaissance qu'avait Miron de l'œuvre de Rutebeuf, il n'était pas en mesure de mettre en doute le caractère obvie du texte ; ce qui vient d'en être dit, en effet, ne recueillerait peut-être même pas totalement l'assentiment de la communauté des médiévistes. Quoi qu'il en soit, Miron privilégiait d'abord Rutebeuf pour ses qualités de poète, qui sont indéniables : *Comme poète, j'aime la voix de Rutebeuf, unique et émouvante* (p. 180). Voilà la seule et vraie raison. En vérité, si on relit l'œuvre du poète québécois pour y chercher quelque trace de cette prédilection, que trouve-t-on ? Que Miron, dans ses poèmes d'amour (et presque tous ses poèmes en sont), est en fait, de façon beaucoup plus manifeste, l'héritier direct des troubadours. Je me permets d'évoquer nos rencontres où il ne manquait jamais de me citer un vers du premier des troubadours, Guillaume de Poitiers (1071-1127), qu'il affectionnait particulièrement, en m'avouant

qu'il s'agissait sans doute, pour lui, du plus beau vers de toute la poésie (et de me le citer en occitan, s'il-vous-plaît !) : *Farai un vers de dret nien* (traduction : *Je composerai un poème à partir de rien*). *Idéal déjà tout flaubertien*, me précisait-il chaque fois... Celui, donc, qui avait fait du silence même une composante majeure de son œuvre, connaissait à fond ce secret de toute poésie qui mène vers le néant (*nien*). S'il y a quelque ressemblance avec Rutebeuf, elle doit être recherchée dans la plainte sur le labeur en poésie, là où le poète médiéval se plaint, en jouant sur la fausse étymologie de son nom (beuf / bœuf), de travailler péniblement à ses vers : *Or, dira-t-on que mal se preuve / Rutebeuf qui rudement œuvre* (*le Mariage*, v. 45). Il y revient maintes fois (au moins cinq ou six fois en tout dans les poèmes les plus divers) pour affirmer que son nom le destine à travailler *comme un bœuf*. Il faut entendre là comme l'écho lointain de l'un des plus beaux vers de Miron : *J'avance en poésie comme un cheval de trait* (p. 146). Les deux poètes se rejoignent, en vérité, par là où l'on s'y attendrait le moins : l'effort poétique, la poésie elle-même comme *misère*. Pour le reste, entre Miron du Québec et Rutebeuf de Champagne (que le premier daigne appeler si tendrement *Cher Rutebeuf, mon contemporain*, p.188), on vient de voir qu'il n'y a plus qu'à déclarer *non-lieu*, et que *l'amour est morte...* (1998)

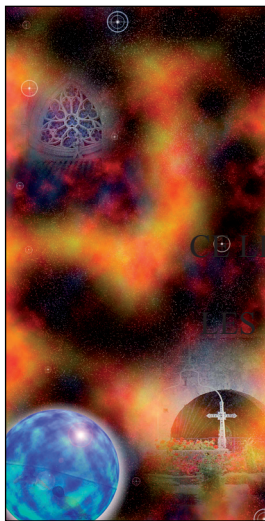
- Regardant mentalement la terre, disons du point de vue de la lune, que verrions-nous ? Des plaques bleues, des plaques plus sombres, les unes et les autres inidentifiables quant à leur matière ou à leur destination. Des hommes, aucune trace qui permette de présumer de leur présence – pas même le gâchis que nous en avons fait. Voilà ce que nous sommes : des protons d'atome, tout au plus des microbes, dans un magma qui ne dit rien. Que serait-ce si l'on s'avisait de reculer encore de quelques planètes ? Ou hors de la galaxie ? C'est la terre elle-même alors qui se ferait poussière de proton dans un atome ne représentant plus rien... Et dire que nous nous gonflons d'être *les* hommes !

- Si l'on fait le bilan des mots qui n'ont plus de sens réel, vidés de leur charge sémantique, soit par les idéologies, soit par un usage inapproprié ou abusif des médias, il n'en reste plus assez pour en faire un simple lexique ; qui donc pourrait correctement définir le contenu des mots *démocratie, liberté, art, éducation* ? Mais rien de vraiment nouveau dans cette catastrophe, car Casanova déjà au 18^e siècle écrivait : *Tout aujourd'hui est inconséquent, et rien ne signifie quelque chose* (ch. XXVIII, 377).

LES ÉDITIONS
DE COURBERON
ont aussi publié :

Jean Marcel

Fractions 3



Vincent Thibault
Le secret fardeau de Munch

Valérie Forgues
La chute

Cristina Moscini
Bang Bang

Gilles Leclerc

UN LIVRE ÉLECTRONIQUE A ÉTÉ
CRÉÉ PAR
LES ÉDITIONS DE COURBERON
EN JUILLET 2011

Yves Perreault
Un ours sous la jupe
Le temps des collages

Guy D'Amours
L'attente
Un réveil agité d'histoires
Les mémoires de Merlin

Béatrice Leclercq
D'un certain point de vue

Marcel D'Amours
Le fardeau de l'infamie

Il n'y a rien comme
le silence ; il guérit de
tout, nourrit de tout,
Il est le pain de nirvana
des vivants -
Celui qui, assuré d'avoir
saisi la nature véritable
de la divinité, ne va pas
sur-le-champ, toutes affaires
cessantes, se précipiter
au fond d'un désert,
n'a pas vraiment compris...


Les éditions
De Courberon

